

REMERCIEMENTS

À Dieu ma source d'inspiration.

À mes frères et sœurs.

À Maître Félix Mangué et Maître Datoldé Mbassisse Donatien.

À Mesdames Line Livorice Néloum, Madjisse Isabelle et Modikemal Aimée

À Messieurs Madjirangue Ossodjimte, Tiddjebaye Nadjingar, Djiraingue Mantangar et Terkére Jacque.

À mes oncles Berongar François, Ngarbatnan Justin et Djimessenodji Trésor.

À mes amis Ndoa Nadlaou, Mbaïamnodji Espoir, Abakar Haroun Nadengar, Mrangué Mathieu, Alico Mangué et tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette modeste œuvre.

À tous les élèves et enseignants du Lycée Collège « Temple de l'excellence ».

À tous les Tchadiens qui, comme Dr Succès Masra, se battent pour la Transformation positive du Tchad.

*Dédié à mes biens aimés géniteurs Baroumsengar Vincent
et Singuenar Mariam*

I

C'était le jour où le soleil atteignit sa moitié quotidienne, le ciel, on dirait, l'avait propulsé tout près de la terre, l'amenant à projeter ainsi la chaleur accablante à travers les dix arrondissements de la ville : ville d'un petit pays qu'on appelait Bélédjé. Petit pays, non par son insuffisance superficielle, mais par sa lenteur au développement. Cette canicule créée par la projection des rayons solaires ralentit ainsi la vacation journalière des uns qui, par peur de s'être étouffés obtempérèrent aux ordres de la nature en s'abandonnant dans le manteau de la lassitude, les amenant à stopper, soit la vente soit le travail ; qu'à cela ne tienne pour d'autres, armés de témérité, qui s'abandonnèrent dans le filet de l'instinct de survie en espérant obtenir le présent pour gérer le futur tout en se disant en leur for intérieur que « le travail éloigne de l'Homme trois mots : vice, ennui et besoin ».

Mamadjibeye revenait de son lieu de goutabet¹, s'arrêta sous un grand arbre ombreux pour y prendre un peu de pauses avant de continuer. Elle attrapa le bout du foulard qui couvrait ses cheveux et en essuya son visage inondé de sueur.

Mamadjibeye était une fille de grande taille, d'une beauté naturellement africaine, ventre plat, moelle très souple, hanche évasée au-dessus d'une rondeur attirante et un visage balafre, présentant à chaque joue et au front trois traits de cicatrices tracées verticalement. Une fille dotée d'une beauté dont tout passant, à sa vue, pouvait envier l'obtention. Elle vint de Nouba : petite bourgade

¹ *Goutabet : terme en sara désignant le travail temporaire et rémunéré.*

située au sud du pays. Notamment, originaire d'un village nommé Bouma situé à trente-cinq kilomètres de ladite bourgade : la prétendue capitale pétrolifère de Béléddjé. D'habitude, à chaque hiver, ces filles quittaient différents milieux ruraux pour se rendre en ville : leur option primordiale était de trouver du goutabet quelconque chez les personnes bien assises. Ces goutabets permettaient à ces dernières de subvenir à leurs besoins : soit de se satisfaire de l'envie vestimentaire soit de se procurer de quelques ustensiles pouvant leur permettre de gérer leur future vie d'épouse.

Soudain, une pensée capture son esprit, l'amenant à se questionner intérieurement : « comment était cette ville qu'on appelait autrefois "Fort Lamy" et qu'aujourd'hui devenue Ndjomna ? N'n'est-ce pas cela signifie en arabe de Béléddjé « nous nous reposons » ? Alors où est-il, ce repos ? Ou est-ce une illusion ? Quelle ville où les hommes ne subissent que de châtement provenant de la nature en toute saison ? En saison sèche, la chaleur et poussière prennent le règne et en saison pluvieuse on fait face à l'inondation ».

Ndingarom, de passage aperçut Mamadjibeye sous l'ombre de l'arbre. Il s'approcha d'elle et la salua :

- Salut ma sœur.
- Salut mon frère, répondit-elle d'un air méfiant.
- Je m'appelle Ndingarom, je suis de canton Loutou. Et toi ?
- Humm ! Moi, je suis du village Bouma.
- Quelle coïncidence ! Nous sommes de la même localité alors. D'où viens-tu toute suante comme ça ?
- Je reviens du travail, répondit-elle.

Faisant allusion au travail, c'était cette activité que ces jeunes campagnards et campagnardes faisaient durant leur séjour en ville. À Ndjomna, on les appelait

« fonctionnaires de la rue de quarante mètres » ; on les surnommait ainsi pour la bonne et simple raison que c'était sur cette avenue que la plupart d'entre eux travaillaient. N'aimant pas se poster **coi** devant la fille, Ndingarom la questionna d'une voix romantique :

- Sous cette chaleur, pourquoi ne prends-tu pas le minibus ? C'est déplorable de voir une sublime créature comme toi marcher sous la chaleur.

- Hum Ndinga ! Fit-elle en l'appelant par le diminutif de son nom, je n'ai pas d'argent me permettant de monter un minibus. D'ailleurs, même si j'en avais je ne monterai pas ces bus, car ses receveurs sont trop brutaux et impitoyables. Une fois, j'avais assisté à une scène très désolante où un receveur a failli ôter la vie d'une femme en voulant la poignarder à l'aide d'un couteau, mais heureusement, un passager, par sa promptitude, a pu maîtriser ce receveur en lui arrachant son couteau. Et ceci, juste pour revendiquer un jeton de cinquante francs.

Ndinga fut le diminutif de Ndingarom qui, en ngambaye¹ signifie « je me plains », mais la question qui brûlait les lèvres de l'entourage de ce garçon était la suivante : « Pourquoi donne-t-on pareil nom à ce garçon ? » Chez les Bélédjois, on ne nomme jamais une personne au hasard ; tout nom donné symbolise un fait. Autrefois, certains parents nommaient leurs progénitures en tenant compte des situations qu'ils avaient vécues : soit les fonctionnements anormaux de la société à laquelle ils appartenaient, soit les divers maux qui ralentissaient l'épanouissement de leurs vies.

Ndingarom demeura stupéfait et dit :

- Tu sais, si Dieu permet l'inégalité entre les humains, c'est pour, justement, équilibrer le monde. C'est pourquoi

¹ Ngambaye : une des langues populaires et la plus parlée au Tchad.

il y a le bien et le mal, le fort et le faible, le riche et le pauvre, les vertueux et les vicieux. Alors, c'est ainsi que la vie nous dicte ses lois.

Mamadjibeye l'arrêta net et le dévisagea avec stupéfaction :

- Quoi ? Tu trouves raisonnable de traiter un semblable comme un animal ? De surcroît une femme ?

- Je n'ai pas dit cela, mais juste pour te faire savoir que la vie aussi à ses aléas et c'est à l'homme de faire son choix reprit Ndingarom en s'écartant légèrement du sujet.

- Mon frère, dit-elle, détrompe-toi, si tel est le cas et que chacun doit choisir la vie qui lui plaît, nul parmi nous ne choisira ce qui concourt à sa ruine.

À bien y réfléchir, il était plutôt étonnant qu'elle ait une intelligence difficile à convaincre ! Ndingarom lui proposa de continuer le reste du chemin ensemble ; sans hésiter, elle accepta.

Tous deux habitaient le quartier Youla. Youla était l'arrondissement du 9^{ème} rang, situé au Sud de la ville, de l'autre côté de la rive du Chari ; c'était un arrondissement subdivisé en plusieurs quartiers. C'était aussi une grande banlieue où habitaient la plupart de ces jeunes débrouillards. Une banlieue où tous les dimanches ressemblaient aux jours des fêtes, chacun de ces dimanches motivait ces jeunes à organiser des soirées dansantes, autour des danses traditionnelles telles que "saï, ndô, kossa, dalla, gada¹". Cette septième journée de la semaine, occasionnait quelquefois des rencontres entre amis, parents qui, longtemps ne s'étaient pas vus. Dans cette banlieue, le dimanche faisait également objet d'une journée où les différends explosaient entre les rivaux et

¹ Différentes danses traditionnelles du Tchad.

les rivales, qui finissaient parfois par des bagarres, voire des combats fratricides.

Des jeunes considérant cette journée comme sainte ou dominicale étaient rarissimes à l'exception d'un groupe d'amis qui se rencontrait souvent chez Nane discutant toujours autour des sujets intellectuels.

EDITIONS TOUMAI

II

C'était un dimanche 17 février 201... La rencontre fut organisée chez Nane ; c'était une journée différente des autres où tout le staff justifia sa présence. Quant à Mamy Kaltoum, elle était très contente de voir son fils entouré de ses amis. Alors, pour rapidement placer le décor, Nane prit la parole et dit :

- Lafia¹ les amis. En vous voyant tous souriants, j'espère que tout va encore mieux. Merci pour cet amour que vous avez à mon égard et je suis très content que vous soyez en parfaite santé. Moi également, je me porte parfaitement bien, mais je...

Ndingarom qui avait l'idée sur la préoccupation de son ami Nane l'arrêta et dit :

- Arrête ! Je sais où tu veux en venir, mais nous ne sommes pas là pour la question des filles, leur histoire est déplaisante : elles ne sont pas comme nos mères d'hier qui n'étaient pas exigeantes ; celles de nos jours ressemblent à celles qui prônent la théorie d'Eugène Sue qui dit : « Tu es laid... Sois terrible, on oubliera ta laideur... Tu es vieux, sois énergique, on oubliera ton âge ».- Je ne pensais à aucune fille, justifia Nane, mais à la défaite qu'a connu Barcelone hier face au Réal Madrid.

Djéko les observa d'un air un peu mélancolique, prit la parole en souriant et dit :

- Ça m'écoeure fort que vous ne cessiez de penser aux choses futiles. Nane, ce n'est pas ce sujet qui justifie ma présence chez toi, mais c'est le désir de recueillir des informations auprès de vous qui aviez assisté à la cérémonie du cinquantenaire le 11 janvier dernier.

¹ *Lafia : salutation dans la plupart des langues du Tchad.*

Mettez-moi aux pages des allocutions de nos différents gouvernants lors de cette cérémonie.

Écoutant religieusement l'idée de Djéko, le cercle entier parut consentant. Toutes les bouches demeurèrent coites. Toutefois, Moustafa, d'un air émerveillé dit :

- Je suis d'avis de ce que dit Djéko et, sans ambages, je suis fier de lui parce que j'aime sa façon de penser et de voir les choses. Au lieu d'être autour d'un débat stérile, il faudra opter pour son idée. Parler du bilan de cinquantenaire de notre pays permettra à chacun d'entre nous de se positionner en se posant de question telle : quelle solution suggérer pour que notre pays connaisse un centenaire meilleur dans tous les domaines ? Et que chacun d'entre nous sache que le changement d'un pays dépend d'une jeunesse conscientisée et illuminée comme le chantent quotidiennement toutes les institutions du terroir « la jeunesse est le fer de lance d'une nation ».

- Pour t'appuyer et soutenir excellemment ta suggestion, dit précipitamment Tam, je veux primordialement tirer chapeau à Djéko pour sa façon d'envisager l'avenir de son pays. Alors, si vous me le permettez, je préfère tout de suite placer le décor d'un débat sur le plan culturel. Parce que vous savez, comme tout autre Africain et particulièrement Bélédjois, j'aime excessivement ma culture car, la culture pour moi, comme l'a dit Sankara « doit être au cœur du développement. Elle est au début et à la fin du développement, car sans elle aucun développement n'est possible. Il faut donner une place importante à la culture si l'on veut développer un pays ». Un demi-siècle, c'est à la fois peu et beaucoup pour un bled comme le nôtre. Beaucoup, si l'on considère ce qu'on aurait pu, aurait dû faire dans le domaine culturel, social et politique ; peu dans l'existence d'un pays, d'une nation avec ses différentes composantes. D'autres

colonies africaines ont eu leur indépendance dans la même période que nous, mais aujourd'hui, ils sont des pays ou des nations dites jeunes qui, encore tout le temps de se construire, de se façonner et de préparer leur entrée dans la cour des grands, mais d'un côté, ils sont en quelque sorte à la perdition de leurs voies en manquant le coche dans l'assimilation, la promotion et la valorisation de leur culture. Mon pays s'inscrit dans ce dernier qualificatif. Je suis fils d'un pays où la jeunesse est championne en consommation d'alcool, une jeunesse déboussolée qui, son arbre à palabre se situe dans un cabaret¹, un maquis, autour des pots de boissons alcoolisées menant vivement des débats stériles à côté de leurs vrais débats ; je suis fils d'un pays où la jeunesse est abandonnée à son triste sort mais garde le silence face à cet abandon ; fils d'un bled qui est dernier au monde en matière de compétitivité économique et éducative ; fils d'un bled où « l'intérêt commun se noie dans les salamalékoum² ethniques ». Cinquante années d'existence où la paix semble encore aléatoire, où la démagogie étatique pousse aux rébellions et aux grogues sociales ; fils d'un pays où les mentalités des jeunes, par manque d'éducation civique, se forgent dans le gangstérisme et banditisme : braquage des motos, vol, viol, des violences faites aux femmes et aux enfants. À l'exemple de ce jeune de quartier Youla qui détruit son ébauche. En effet, il n'y a pas longtemps un certain jeune le nommé Ngontoudji, une vingtaine, assassine sa propre mère à coups de couteau le 7 février dernier à domicile de son feu père. L'affaire serait partie d'une vente d'un groupe électrogène par la

¹ Cabaret : espace désignant un lieu de vente de boisson alcoolisée fabriquée à base des céréales

² Salamoualekoum : salutation en arabe, littéralement : « paix soit avec vous »

pauvre mère pour achever la toiture d'un bâtiment dont son feu mari, de son vivant aurait commencé le chantier. Le garçon aurait dit à ses oncles que sa mère vendait tous les biens que son papa a laissés. La veuve Mené a été interpellée par ses beaux-parents lui intimant l'ordre de restituer l'argent du groupe et tout ce qui appartient à leur fils. Quelle impitoyable belle famille ! Malgré tout, Ngontoudji rentre un mardi au domicile familial pendant que sa mère Mené était en ville pour ses courses. Vingt heures passées, la femme Mené rentre chez elle où elle arrive autour de vingt et une heure et se heurte à une menace prônée par son fils. Tout l'alentour intervient pour dissuader le jeune homme mais en vain. Soudainement, Ngontoudji parvient à administrer un coup de poignard mortel à sa mère au niveau de la gorge dans la clavicule. Quand Ngontoudji prenait la poudre d'escampette, sa mère, courageusement, se leva et se tourna pour voir, pour la dernière fois, son fils en le pardonnant « Dieu le miséricordieux, pardonne mon fils, car, il ignore ce qu'il fait ». La fille cadette, après la nouvelle, arrive avec retard et trouve sa mère poignardée gisant au sol. Une chose horrible à expliquer mais il faut le dire pour témoigner les mœurs des jeunes d'aujourd'hui. Pour fermer cette parenthèse, j'interpelle nos artistes lambda à éradiquer la mendicité culturelle et qu'ils prônent la théorie de Balzac qui dit : « l'artiste ne se contente pas d'être un animal culturel, il assume la culture depuis son début et la fonde à nouveau, il parle comme le premier homme a parlé et peint comme l'on avait jamais peint ».

Tout le monde l'écoutait religieusement et était étonné du niveau de raisonnement. Moustafa, en frottant le menton à l'aide de la main gauche, prit la parole :

- Pour ne pas avoir la contrevérité sur ce que tu venais de dire, il faut dire que la culture est un ensemble des

pratiques ayant des traits distinctifs, intellectuels et matériels qui caractérisent un groupe social, elle est aussi une grande manifestation artistique propre à une grande communauté dont les gouvernants doivent en faire une richesse en y investissant colossalement. Mais moi, je me plains trop du système éducatif de notre pays qui va de la médiocrité à la nullité. Quoique l'école de chez nous ait existé plus de cent ans, elle a connu un bilan quasi-négatif sur toute l'étendue du territoire. Les filles en sont des victimes primordiales. À la genèse de l'école chez nous, il y en avait seulement qu'une seule parmi les onze premiers élèves...

Moustafa, lorsqu'il se rendit compte que tout le monde fut intéressé à ses arguments éducatifs, prit une pause avant de continuer en jetant un regard amusant à celui de Tam qui, de son côté l'observait attentivement :

- Si l'éducation est un ensemble des valeurs morales, intellectuelles et physiques qui sont transmises par une méthode d'instruction précise, toute personne doit en bénéficier, y compris les filles. Laissez-moi d'abord indexer certains parents qui, jusque-là, privent leurs filles de fréquenter les milieux scolaires, justement, parce qu'ils ignorent que l'école est la seule à préparer la personnalité humaine à affronter les difficultés à venir, en développant une sagesse d'adaptation souple et vive, associé à une conscience requise de la réalité sociale.

Les percevant, mais d'un air désolant, Ndingarom demeura triste et pensif, car, il avait abandonné la fréquentation scolaire il y a de cela quatre années. Et, tout à coup les frottements de pensées le transpercèrent l'esprit : d'une part, s'il continuait ses études, il aurait, à présent obtenu son baccalauréat ; d'autre part, qu'il avait raison d'abandonner les études pour la bonne et simple raison que sa maman qui, abandonnée par son père, ne

pouvait s'occuper de lui et de ses petits frères. Pour lui, compte tenu de la cherté de la vie, il va falloir quitter le banc scolaire et se débrouiller afin de donner des coups de main à la pauvre mère pour pouvoir, à chaque année inscrire ses frères à l'école.

Lorsque Nane remarqua ce silence chez Ndingarom, il l'interrogea :

- Ndingarom, es-tu avec nous ? À quoi penses-tu ?

- Oh ! Justement, dit Ndingarom, je suis avec vous mais je pense à quelle direction il faut souffler pour donner un bon climat afin que l'atmosphère nous soit viable. Alors, je voudrais dire ceci : plus de cent ans aujourd'hui que l'école de chez nous a vécu, mais a des problèmes inhérents très sérieux liés aux difficultés économiques mettant mal à l'aise le corps enseignant et qui, jusque-là continue à gangrener notre système éducatif par des grèves. Malgré les allocutions du président Abcanne où l'une d'entre elles, il y a de cela une décennie, si je m'en souviens, dit ceci : « Je m'engage dans le domaine de l'éducation nationale et de la formation professionnelle à faire reculer l'ignorance et offrir toutes les chances d'accès au savoir et aux connaissances et favoriser l'insertion sociale de tous les citoyens sans aucune discrimination ». Ces propos du président Abcanne seraient concrets lorsque le pourcentage des filles scolarisées était en hausse, l'alphabétisation fonctionnelle était nettement améliorée, alors, à ce niveau nous parlerons de parole d'homme et nous ne serons pas victimes de ces maux qui empêchent l'épanouissement de notre peuple, car « éduquer une fille, c'est éduquer une nation ».

Il se tint calme un instant, observa son entourage avec dévotion et reprit :

- Malgré l'insertion de notre pays depuis 200... Parmi les pays producteurs de l'or noir, nous sommes confrontés à une phase de perdition scolaire, la baisse de niveau qui a des répercussions négatives sur la qualité de ceux qui prétendent être les gérants de ce prestigieux pays (terre des Béléldjois) où se loge le berceau de l'humanité. Savez-vous, ce qui me déplaît le plus ? Ce sont les lieux où se tiennent ces écoles et collèges, des abris de fortunes (hangars) sans équipements aucun, des élèves assis même par terre ou sur les troncs d'arbres suivant à sourdes oreilles les maîtres semi-alphabétisés appelés communément maîtres communautaires, enseignant à la fois deux niveaux dans une même salle. Ce sont là les tares qui résument ma rupture avec les études, me convaincant d'abandonner le village aux vieillards.

Auditionnant stoïquement les uns et les autres, Nane se sentit comme piqué par une épine en son for intérieur. Parce qu'il fut étudiant à l'université de Ndjomna, notamment à la faculté des langues, lettres, arts et communication ; précisément dans le département de lettres. Une université majoritairement fréquentée par les filles et fils des paysans où il faut au moins dix-huit mois pour valider une année académique. Il soupira, prit la parole et dit :

- Je suis d'avis de tout ce que vous venez de dire, imaginez vous-même, voyez autour de vous, déjà plus d'une moitié de siècle que le pays est devenu un État souverain, mais divague encore dans tous les domaines hormis la médiocrité et nullité. Le bled demeure dans le sombre : on assiste souvent à des coupures intempestives d'électricité ; cinquante années d'existence souveraine, mais on assiste toujours à la mort des femmes qui désirent donner d'autres vies. À l'exemple de cette femme qui voulait donner vie à un enfant, mais finit par perdre la

sienne dans un taxi, parce que ledit taxi devait attendre la fin du cortège présidentiel avant d'évacuer cette pauvre femme à l'hôpital où les ambulances sont réservées qu'aux parents de ceux qui exercent dans cette institution ; hier encore, une voisine a rendu l'âme suite à une opération chirurgicale.

Mamy Kaltoum qui, depuis la cuisine écoutait clandestinement les jeunes, sortit précipitamment, se présenta devant eux et dit :

- Enfin mes enfants, vous prenez conscience. Qu'attendez-vous pour déclarer le combat ? Ne savez-vous pas que le fer se dresse étant chaud ? Alors, ma contribution est de vous exhorter d'aller envers les autres jeunes et que vous leur proposiez l'idée de créer une association des jeunes pour le changement de mentalité.

Après avoir clos sa phrase, elle rebroussa chemin vers la cuisine.

- Si tout le monde avait une mère comme celle de Nane, aucune âme ne serait perdue, dit comiquement Moustafa, nous nous retrouverons le dimanche prochain pour mettre l'idée de la vieille en marche.

Avec une grande surprise, le cercle vit un soupra¹ contenant la boule de maïs couverte de calebasse et de sauce d'oseille à côté, se poser au centre par Mamy Kaltoum :

- Mes enfants vos discours m'ont vraiment touchée. En guise de récompense je vous donne ce modeste mets.

Sans tarder, les amis se mirent au travail gastronomique. D'une manette machinale des doigts, la boule montagnaise se dépérit à petit feu dans son assiette jusqu'au dernier voyage des doigts.

Nane, d'un ton sérieux, dit :

¹ Soupra : jargon tchadien désignant un grand plateau pouvant contenir plusieurs assiettes.

- Les mains que nous plongeons les uns après les autres dans cette même tasse symbolise la parfaite communion d'une famille authentique d'Afrique. Et c'est ce que faisaient nos grands-parents au temps séculaire. J'espère qu'en nous voyant ensemble, ils seraient fiers de leurs petits-fils.

À la fin du repas, Moustafa prit la parole et dit :

- Savez-vous pourquoi je me suis adhérent à ce groupe d'amis ? Parce qu'un jour quelqu'un m'avait dit qu'il y a quatre sortes d'amis qui doivent être considérés comme des ennemis : primo celui qui profite de son ami, secundo celui qui ne rend service qu'en parole, tertio celui qui cause à la ruine et quatrièmement celui qui flatte. Il avait dit aussi qu'il y a quatre sortes d'amis qui peuvent être considérés comme des amis sincères : celui qui reste semblable dans la fortune comme dans l'infortune, celui qui donne des bons conseils et enfin celui qui a une sympathie réelle. Alors, j'ai cette dernière sorte d'amitié à votre égard. C'est aussi important pour chacun de savoir choisir ses amis.

III

À l'orient, les feuilles d'arbres prirent de couleur dont on ne saurait situer avec exactitude par le biais du soleil couchant ; à l'occident, le soleil devint une grande boule dont la projection offrait un rougissement à chaque objet situant à l'est. Les oiseaux, quant à eux, volaient en colonie vers la destination de leurs nids. Fagots à la tête, bébé pleurnichant attaché avec le vieux pagne au dos, un « je reviens¹ » contenant des feuilles de melon, de haricot ou d'oseille à la main, houe à l'épaule et une marche militaire vers le village. Tels sont les indices marquant le retour de la femme paysanne du champ.

L'infatigable Dianmbaye essaya de dresser son fagot, mais par imprudence, elle heurta une souche ; heureusement que soutenue par sa compagne Ndoum. Cette dernière ne pouvant contenir sa colère, lança :

- Je t'avais bien avertie que ce fagot est trop lourd pour toi, mais tu n'as pas voulu m'écouter, nous n'avons pas la même force qu'étant jeunes. Voilà l'une des conséquences de laisser nos filles partir en ville. Si elles étaient là, on ne serait pas là en train de vivre ce calvaire puisqu'elles nous aideraient dans beaucoup de travaux comme celui dépassant les personnes de troisième âge que nous sommes. Surtout toi, tu as laissé ton unique fille s'éloigner de toi.

- Hé ! Avant de parler des autres, essaie d'abord de voir ton cas, lui rétorqua nerveusement Dianmbaye, semer n'est pas aussi l'affaire d'une femme mais tu l'as fait, c'est aussi une des conséquences de laisser l'unique fils s'envoler loin de soi. Sincèrement, je suis écœurée par le désir d'aventure de nos enfants. Nos villages disparaîtront

¹ *Je reviens* : un jargon tchadien désignant un panier ménager.

si le déplacement de ces jeunes en ville continue de la sorte. Partout on ne voit que des vieillards forcés par leur invalidité physique à demeurer dans l'oisiveté toute en se servant, malgré leurs âges, du peu de temps qui leur reste à faire. Et si ces vieillards arrivaient à partir tous, quelle sera la suite de notre village ? Pourtant le développement de ce village ne peut être possible que par sa jeunesse qui oublie qu'elle pourrait se faire de fortune sous ces cieux de ses aïeux.

Ayant l'idée superstitieuse, Dianmbaye s'inquiéta du heurt qu'elle venait de connaître. Mais très vite, elle se rendit compte que c'était un signe de bonheur, car c'était son pied droit qu'elle avait heurté contre la souche. Avec un sourire aux lèvres, elle dit :

- Aujourd'hui nous aurons une bonne nouvelle mon amie.

Tout ébahie Ndoum la questionna :

- Comment le sais-tu ? Es-tu Dieu pour savoir ce qui advient ?

- Je le sais mon amie, dit Dianmbaye, car c'est mon pied droit qui a heurté la souche donc n'en doutons pas.

À une centaine de mètres, elles aperçurent un attroupement sous le grand manguier devant la concession du chef de village. Comme il n'y eut jamais une nuit sans la disparition du soleil, il n'y aurait pas pareil d'attroupement sans cause. Fatiguées, elles jugèrent inutile de faire partie de cette foule. Arrivée au moment où elles devaient se séparer, Ndoum dit :

- Mi-déesse, que diras-tu alors de cet attroupement chez le chef ?

D'un ton un peu nerveux Dianmbaye dit :

- Ai-je deux corps et que l'un est là-bas pour savoir ce qui s'y passe ? En tout cas, supposons que c'est une organisation non gouvernementale qui serait venue sensibiliser les villageois à propos de ces multiples

maladies qui ne cessent d'emporter les nôtres, sinon, comme d'habitude quelqu'un aurait commis l'adultère.

- Oh ! Dit lamentablement Ndoum sans savoir avec exactitude si c'était un cas d'adultère, quand prendra fin l'adultère dans ce village ? La faute revient à ces jeunes crédules emportés par l'idée d'aventure et qui ne rêvent qu'à quitter le village en abandonnant leurs femmes à la merci de la nature, sans toutefois savoir qu'une femme est une fleur odorante qu'il faut arroser tout le temps par la tendresse. Ils oublient aussi que la fortune peut aussi s'acquérir en embrassant, à chaque saison de pluie, la terre avec sa daba.

Dans ces villages, la présence des jeunes se faisait rarissime. Ceux-ci, emportés par l'idée civilisatrice occidentale, ne rêvaient qu'à laisser les villages aux vieillards. Il est aussi des parents ignorants qui, par convoitise incitaient leurs progénitures à quitter le village. Chez les garçons, c'est d'y aller chercher à s'habiller comme les rares qui reviennent ; chez les filles, c'est d'y aller chercher à se procurer des ustensiles de différentes couleurs pour leur futur foyer. Comme naturellement tout excès est nuisible, ces filles, une fois en milieux urbains, deviennent la proie des maladies sexuellement transmissibles. La raison était le fait qu'elles pouvaient s'entasser plus de dix dans une même chambre ayant une dimension de quatre mètres sur trois, voire s'entremêler avec les garçons qui, parfois les emmenaient à avoir des grossesses sans paternité. D'autres, ne pouvant résister aux rudes travaux et aux injures, s'abandonnaient à la prostitution, vendant ainsi leur sexe au marché Mokolo¹. Un marché cosmopolite qui accueillait à bras ouverts toutes catégories de filles venant de différents milieux

¹ Mokolo : un espace surnommé par les Ndjomnois pour désigner les quartiers généraux des prostitués.

sociaux ; un marché qui ne pouvait être prohibé due à l'incapacité des autorités de la place ; marché fréquentable que par les assoiffés de sexes.

Dianmbaye vint juste de poser son fagot et entendit une voix :

- Lafia Yaya Dianmbaye.

- Lafia mon fils, répondit gentiment la femme en questionnant le jeune homme, Que me vaut cette visite ?

- Cette visite est l'œuvre de notre chef qui m'envoie te dire d'aller prendre ta commission venue de Ndjomna.

C'était le goumier du chef, il faisait partie de quelques rares jeunes restés au village. Cette nouvelle, était-elle le résultat de la superstition qu'elle se faisait ou c'était ce qui devait advenir ?

- Oyo Noubou¹ ! Dit-elle en soulevant les deux bras et la tête vers le haut tout en contemplant le bleu du ciel et le mouvement des nuages. D'accord allons-y.

Elle rattacha son pagne et suivit le jeune garçon. Le chef de village habitait à six cents mètres de chez elle. Le plus jeune chef de tous les villages environnants. Sa chefferie, il l'avait héritée de son père qui, lui aussi, l'avait héritée de la même manière. La raison de cette convocation était de remettre à la femme un colis expédié par sa fille depuis Ndjomna. Mamadjibeye envoya à sa mère deux étoffes de pagnes, un sac du sel minéral, six boules de savons et une somme de cinq mille francs.

Dianmbaye était une femme de courage et travailleuse qui perdit son mari six ans après leur mariage. Voilà comment Dianmbaye devint veuve. Un jeudi matin de mois d'août, le mari de Dianmbaye, le nommé Dangtingar se leva tôt et réveilla sa femme en la secouant, mais bercée par la crédibilité du sommeil matinal, elle

¹ Oyo Noubou : « Merci Dieu » en goulaye, une des langues tchadiennes parlée à l'extrême sud du Tchad.

résista à ce supposé dérangement, mais celui-ci répéta le même geste en disant à sa femme :

- Dian, lève-toi s'il te plaît, il faut que je te parle.

Quand elle entendit la voix de son mari, elle se leva nonchalamment et son mari dit :

- J'ai fait un cauchemar et cela m'a empêché de fermer les yeux toute la nuit.

Sa femme sous-estima ce qu'il avait dit et l'interrogea :

- C'est à cause du rêve que tu m'empêches de dormir ?

- Je dis bien un cauchemar et pas un rêve, lui répliqua son mari.

D'un sourire, elle dit :

- Mais c'est la même chose.

- Non, répliqua son mari, ce sont deux choses bien différentes : quand on parle du rêve, on obtient à la fin, des dénouements heureux ayant un sens positif et les cauchemars finissent toujours par une fin hallucinante.

- Nous ne sommes pas à l'école des Nassara¹ pour faire la part des choses de façon coercitive, dit la femme en dévisageant son mari et continua, relate-moi alors le contenu de ton soi-disant récit cauchemardesque.

Son mari racla la gorge et entama le récit :

- J'étais sous le manguier quand un enfant bouvier revenait de la brousse m'informer que Mbeular le chef de canton de Botoko est en train de vendre six-cents hectares de nos champs mis en jachère aux éleveurs pour en faire leur quartier général. Quand j'ai écouté cela, je me suis levé, entré et pris mon couteau de jet. J'ai pris la direction de la brousse. Arrivé au lieu indiqué, j'ai aperçu le Chef Mbeular en train d'empocher l'argent. En me dépêchant, je suis arrivé près de lui et me suis jeté sur lui avec mon couteau de jet et c'est là où je me suis réveillé.

¹ Nassara : un mot désignant un Blanc en goulaye.

- Écoute Dangtingar, dit la femme, sois dans ta quiétude. Botoko est loin de notre village, même si cet égoïste chef de canton doit faire cela, il va commencer par les villages voisins avant d'arriver ici.

- Je le sais, dit Dangtingar, mais je m'inquiète parce que ces terres nous sont attribuées généalogiquement et s'il les vend réellement aux éleveurs, que fera la génération future ?

- Tu as raison, affirma sa femme, quelquefois certains jeunes ont raison de quitter leurs villages parce qu'ils sont dépossédés injustement de leurs champs au su et au vu de ces inconscientes autorités de la place.

Après un soupir, Dangtingar dit à sa femme :

- Aujourd'hui j'irai surveiller notre champ d'arachides, il faut donc nous préparer du beur¹ et veiller bien sur l'enfant.

Leur fille Mamadjibeye qui, endormie durant cette conversation alors n'avait que deux ans et demi. C'était ainsi que Dangtingar se rendit au champ le matin de ce jeudi. À peine arrivé à quelques mètres de son champ d'arachides, qu'il constata que celui-ci était dévasté par les troupeaux des éleveurs. Sans mot, il rebroussa chemin vers la direction du quartier général des propriétaires de ces animaux dévastateurs pour faire part de la situation à leur chef. Malheureusement, lorsqu'ils le virent avec un couteau de jet à l'épaule, ils l'accusèrent d'agression à domicile. Sans lui laisser le temps de s'expliquer, un des éleveurs enleva son arc et lui envoya une flèche qui parvint à l'atteindre au niveau de la gorge. En voulant émettre le cri, une seconde flèche, d'une vitesse de lumière, atteignit son bas-ventre mais courageusement, le pauvre homme continua sa marche jusqu'à tomber devant

¹ *Beuw : le melon préparé à base de patte d'arachide.*

ces ignobles tireurs d'élites, puis succomba. Les savants avaient raison de dire que les rêves, quelquefois, incarnent les réalités. C'était ainsi que Dianmbaye devint veuve un de ces jeudis 199... Comme l'avait souligné Amadou Kourouma : « Là où l'homme doit mourir se rend tôt le matin. »

La femme toujours derrière le jeune homme, à vingt mètres, se déchaussa avant de s'approcher du chef. Primordialement le jeune homme fit un signe très particulier au chef en guise d'une mission accomplie ; quant à la femme, elle s'agenouilla respectueusement, salua son convocateur et les notables qui étaient tout autour de lui. La coutume demeure la coutume : une femme parmi les hommes n'a pas droit à la parole tant qu'on ne lui accorde pas le privilège.

Le chef répondit cordialement à la salutation de la femme. Il fit signe à ses goumiers¹ d'apporter le colis, il le prit et le remit à la femme en lui disant :

- Voici ce que ta fille t'a envoyé, fais en bon usage, ça te permettra de traverser ces moments difficiles. Mais il faut l'aider à revenir au village, car le village a besoin d'elle. Il faut la persuader de comprendre que la vie citadine n'est pas aussi meilleure que la vie campagnarde. Paraît-il qu'une maladie pire que badjal² est en train d'exterminer les jeunes là-bas. Femme, mère et sœur, regardes ce village qui somnole, qui souffre, qui se vide de ses mains valides, pilier de son développement : la jeunesse. Le village est semblable à un corps humain dont le cœur est la jeunesse : sans le cœur, le corps humain ne restera pas debout.

À ce ton, la femme écouta la lamentation de ce jeune conscient de la situation. Elle comprit aussi, que le

¹ Goumier : le protecteur ou garde rapprochée d'un chef traditionnel.

² Badjal : mot désignant la gonococcie en goulaye.

jeune homme revendiquait le retour de sa proposée, puisqu'il fut celui dont les parents avaient choisi comme gendre.

- Merci bien, dit la femme, je ferais de mon mieux pour qu'elle revienne, mais il faut savoir que cette maladie dont tu fais allusion tue non seulement les jeunes citadins, mais aussi les nôtres, puisque les jeunes villageois ne savent pas comment se transmet cette maladie et comment s'en protéger. Mon cher fils, excuse-moi de te dire cela, mais je te le dirais quand même. Si les jeunes villageois ne veulent pas rester au village, c'est parce qu'ils en ont marre d'être arnaqués par vous les autorités du village. Quand ils ont un problème chez vous ou chez le chef de canton, malheur aux fautifs : ils sont amendés fortement et arbitrairement. En cas de non-satisfaction vous arrachez tous leurs biens voire leurs bœufs d'attelage. Alors, dans ce cas comment voulez-vous que ces jeunes restent dans un village où ils n'ont que devoirs et non droits ? Aujourd'hui, on entend impuissamment les pleurs des jeunes dont l'injustice frappe à plein cœur quoiqu'ils soient plaignants par rapport aux dévastations de leurs champs par les troupeaux des éleveurs. Tel ce qui est arrivé récemment au village Gaga. Trouvez-vous logique qu'un village soit brutalisé par des militaires armés jusqu'aux dents simplement parce que certains fils de ce village s'opposent au chef de canton ? Est-il un village rebelle pour qu'on vienne nuitamment avec une vingtaine de véhicules armés pour le réveiller ? Non ! Mais vous, autorités, si vous ne changez pas, ne cherchez pas de solution et ne faites pas attention à ces conflits dont vous sous-estimez, ils provoqueront les mêmes événements qu'ont vécus vos parents et grands-parents dans les années 79. Et là, en tant que mère, je ne souhaiterais jamais que vous, nos enfants, reviviez cela.

Impuissant face à ces propos touchants, le chef
dit :
- C'est une triste vérité que tu m'as dite, femme.
J'exposerai cela à la prochaine assemblée générale des
chefs.

IV

Le matin s'annonça par le retentissement de la cloche de l'église « Saint Nouba », faisant appel aux fidèles pour la prière. L'écho sonore pénétra dans chaque maison, pourchassant ainsi le doux sommeil du matin. L'avènement de l'aube renvoya, à son tour, l'incitation aux coqs de caqueter, faisant table rase les sombres endroits. Pour la plupart, le retentissement de la cloche dans les églises ou l'annonce des muezzins dans les mosquées constituait l'indice d'alarme qui annonçait l'aube. Les yeux parurent à mi-clos dans leurs orbites. Que c'était difficile d'abandonner ce doux sommeil porté par le climat agréable du matin.

La fille se livra à un réveil somnolent. Toute lasse du travail de la veille, mais ne se séparait guère de son slogan selon lequel : « La meilleure vie appartient à ceux qui se réveillent tous les jours tôt ». Elle abandonna sa natte fabriquée à base de feuilles de rôniers et se dirigea vers sa jarre posée à l'angle de la chambrette. Elle y puisa d'eau et en remplit le sakane¹. Elle lava son visage ainsi que le reste du corps à moitié nu, avec une petite culotte couvrant la partie génitale et un soutien-gorge voilant la partie où se logeaient ses seins ronds, tous deux semblables aux pamplemousses durs en phase de mûrissement. Elle ouvrit son sac, enleva un pagne et couvrit ainsi sa mi-nudité par un t-shirt ayant l'effigie de Barack Obama. L'effigie portait le leitmotiv en anglais : « Yes we can », une célèbre phrase du quarante-quatrième et premier président noir américain. Un slogan visant à dire aux Blancs que les Noirs n'étaient, ne sont et ne

¹ Sakane : un mot arabe désignant un récipient semblable à une théière mais qui sert au lavage des mains.

seront jamais des êtres inutiles comme ils le croyaient, mais plutôt des êtres capables de tout, voire diriger une grande nation comme celle des États-Unis d'Amérique. Elle sortit de sa chambrette et se dirigea vers la chambre d'en face. Là, elle salua ses colocataires avec lesquelles elles habitaient la même concession¹ mi-clôturée, devanture sans portail, les alentours inondés des excréments de cochons. Arrivée à deux mètres de la porte, elle racla la gorge et dit :

- Lafia voisines...

Un instant, elle ne reçut que l'écho de sa phrase, elle répéta la même phrase, cette fois-ci à une voix élevée. Une femme couverte d'un pagne à la poitrine, se présenta et répondit amicalement :

- Bonjour Mamadjibeye, en lui fixant un regard et un sourire amicaux, c'est ton départ pour le goutabet ?

- Oui, voisine, en lui tendant la main droite en guise d'une salutation consentie, comme j'ai une heure et demie de marche, il me faut aller tôt pour préparer le petit-déjeuner à mon patron avant qu'il ne parte au travail.

- Oh ! Ma chère, que c'est pénible votre travail, elle grata les sourcils un moment avant d'encourager la fille, tiens bon et que Dieu t'affermisse plus de force. Mais dis-moi un peu, ton patron, n'a-t-il pas une femme qui, en norme béléldjoise, devait lui préparer le petit-déjeuner ?

La fille se tint silencieuse un moment en déplaçant un excrément de cochon par l'une de ses sandales avant de répondre :

- Il a une femme mais celle-ci est contaminée par les idées des Nassara qui lui donnent le droit de s'égaler à l'homme et de ne pas fréquemment faire la cuisine. D'ailleurs, elle n'est pas douée en art culinaire. Outre

¹ Concession : terme familial désignant un ensemble des maisons clôturées par un mur.

cela, elle a coutume de dire que l'objectif de leur mariage ne se résume pas seulement qu'à la cuisine ni à la multiplication démesurée d'enfants. Elle se dit femme émancipée et par conséquent, elle a le même droit que l'homme, même aptitude de travailler au bureau que ce dernier. Mais la question qui ne cesse de brûler mon cœur est la suivante : Pourquoi le gouvernement n'est-il pas à mesure de nous défendre, nous les filles domestiques ? Certaines travaillent plus que la valeur de leur rémunération, d'autres se voient privées de leur liberté, pire encore, il y en a qui sont traitées comme esclaves. Hier une amie m'a dit de faire très attention quand je pars au travail, car deux filles âgées de douze ans ont été retrouvées mortes dans la chambre qui leur a été offerte par leur patron. Elles sont toutes deux originaires d'un village appelé Ngangara. Elles seront inhumées le vendredi prochain chez leur tuteur au quartier Natron.

- Dans ce cas, sois prudente, lui dit la femme.

Après un remerciement, Mamadjibeye prit le chemin du travail. D'habitude, elle empruntait le plus souvent l'ancien pont, où à partir de cinq heures du matin, la densité de circulation s'imposait. À chacun de s'arranger pour franchir indemne ce pont qui ne mesure qu'environ six mètres de large. C'était vraiment difficile pour ces débrouillards d'arriver au travail au temps imposé par leurs patrons. Ces derniers, de leur côté, ne songeaient guère aux longs trajets qu'effectuaient quotidiennement leurs employés.

Arrivée avec un grand retard, Mamadjibeye eut, ce jour, de reproche de la part de la femme de son patron :
- Regarde, à quelle heure tu es arrivée, dit la femme d'un ton impératif. Combien de fois dois-je te le dire ? Je n'aime pas le retard. Vous autres Africains, surtout Bélédjois, vous n'avez pas la notion de temps et dans tout

ça vous voulez devenir riches. Ne sais-tu pas que mon mari quitte la maison à sept heures pour le travail ? Maintenant par ta faute, il ira au travail avec un retard. Je te le répète encore une fois, si tu ne changes pas ton heure de...

Sans qu'elle n'eût fini sa phrase, son mari apparut et lui reprocha à son tour :

- Écoute ! Je me demande le plus souvent, quel genre de cœur tu as ? Tu ne t'imagines pas que cette pauvre fille quitte un quartier lointain pour venir ici à pied ? Depuis que nous nous sommes mariés, je ne t'ai jamais vue faire cinq cents mètres à pieds. Alors de grâce, traite cette fille comme ton semblable même si tu ne la vois pas comme ta fille.

- Héee ! Une kirdi¹ comme celle-là ma fille ? Jamais ! S'il faut la traiter comme m'a fille, elle n'a qu'à devenir musulmane.

- Tu es folle, dit nerveusement son mari, tu parles comme une personne qui n'a jamais mis pieds à l'école. Qu'entends-tu par kirdi ? Cette fille est une croyante, elle est une pratiquante de religion chrétienne. Mets bien dans ta tête que notre pays Bélédjé est un pays laïc où chaque Bélédjois est libre de faire la religion de son choix. Mets aussi bien dans ta tête que mes enfants seront libres de pratiquer la religion de leur choix quoique je sois musulman.

- Mes enfants, pratiquer la religion des kirdis ? Jamais ! Lança-t-elle.

Le mari d'un ton impératif reprit :

- Connais-tu au moins la définition du mot kirdi ? C'est celui qui ne pratique aucune religion. Retiens une fois pour toutes. C'est hyper honteux d'entendre une

¹ Kirdi : mot arabe désignant une personne ne pratiquant aucune religion.

pratiquante de l'islam parler de la sorte, car l'islam est une religion de bonté, de paix et d'unité.

- A cause de cette fille inconnue, tu me dénigres de la sorte mon mari ? Alors, à cette allure comment veux-tu que cette fille me respecte ? Dit la femme.

- Madame, reprit son mari, le respect ça se mérite. Avant que l'Autre te respecte, respecte-toi d'abord.

D'ailleurs, qu'est ce qui te coûte de me préparer le petit-déjeuner au lieu de rester là à attendre la main d'une bonne. Je me demande aussi le plus souvent pourquoi vous, femmes d'aujourd'hui, n'osez guère copier l'exemple de nos mères d'hier ? À l'exemple de ma propre mère : depuis ma venue au monde, je n'ai jamais vu une bonne chez nous, mais cela n'empêche qu'on ne mange chaque matin avant d'aller à l'école. Jamais maman ne nous laissait aller à l'école panse vide. Regarde ce que tu as fait aux enfants aujourd'hui, par faute de ta paresse, ils sont partis à l'école sans manger.

Avant de claquer la porte, il sortit de sa poche l'argent de la ration journalière et le remit à Mamadjibeye tout en lui remontant le moral en ces termes :

- Ma courageuse Mamadjibeye, ne sois pas découragée, les femmes qui n'ont jamais connu de souffrance sont toujours comme ça.

Par un regard larmoyant, Mamadjibeye prit l'argent et remercia son patron :

- Merci patron, je comprends parce que la vie est faite ainsi ; elle est à dent de scie : il y a le haut et le bas et à chacun son appartenance sociale.

Après le départ de son patron, elle commença de vivre l'enfer. Tous travaux furent à sa portée : faire la lessive de plusieurs valises, laver le linge, nettoyer les chambres et après, aller au marché même sous une chaleur

accablante. Elle doit, dare-dare achever le repas avant treize heures quelle que soit la densité de ses occupations.

- Taches de finir de préparer avant douze heures, dit la femme, car les enfants rentreront de l'école à onze heures et mes beaux-frères viennent de m'appeler qu'ils sont en route vers chez nous.

Une demi-heure plus tard, ses prétendus beaux-frères apparurent, le plus âgé dit :

- Salamoualekoun !

- Moualekoun al-salam ¹, répondit cordialement la femme.

Après trois minutes d'échange de salutation, la femme appela la bonne :

- Mamadjibeye ! Mamadji, quelle insolente fille ! Murmura-t-elle.

Elle reprit l'appel à zéro mais cette fois-ci à une voix plus sismique.

- Oui Madame, répondit la fille.

- Feun, feun, feun ! Dit la femme en reprenant la tournure de la réponse d'une manière comique, apporte rapidement de l'eau à boire.

- D'accord Madame, lui répondit Mamadji en sortant de la cuisine, se dirigea vers le réfrigérateur, ramassa trois bouteilles de cristal bien glacées et les apporta aux beaux-frères de la femme assis sur le canapé au salon.

Le fait de se tourner qu'elle entendit une voix impérative provenant de la chambre, celle de la femme :

- Mamadji, fais vite et apportes le manger, car ils ont à faire, ils ne sont pas des paresseux comme toi.

À force de vivre injustement l'amertume et injures, elle ne put contenir sa colère, elle s'éclata en sanglot, mais à force de se rendre à l'évidence de la

¹ *Moualékoun al-salam : réponse cordiale à une salutation en arabe.*

vicissitude de la vie, elle se ressaisit et essuya ses larmes tout en grommelant toute seule « oh ! La vie, pourquoi est-elle si facile pour les uns et si difficile pour les autres ? Pourquoi Dieu permet-il l'inégalité d'aisance entre les humains ? ».

Recevant des injures insupportables, elle décida de se révolter ce jour. D'une marche militaire, elle se présenta au salon, toute furieuse et d'un ton impératif, elle déclara :

- Madame, écoute-moi bien, j'en ai marre de cette maltraitance. La notion d'esclavage est abolie il y a longtemps, si on ne t'a pas appris cela à l'école, tu as intérêt d'y retourner pour l'apprendre. Je suis un être humain né d'un père et d'une mère, ayant de sang qui coule à travers les veines comme toi et je suis créée par le même créateur qui t'a créée. D'ailleurs, naturellement, ma beauté est en hausse que la tienne qui est artificielle. Si ce n'était pas ma situation sociale, je serais même plus belle que la miss Leila Lopez. À l'instant où je te parle, je ne suis plus ta bonne. C'est-à-dire que je démissionne.

Sans mot, la femme fut mouillée de vergogne devant ses beaux-frères qui, intérieurement, cautionnèrent les propos de la fille. La femme, elle, on dirait qu'on l'avait cousu les lèvres, car elle ne savait quoi dire. Mamadjibeye sortit et se dirigea vers la boutique située à la proximité de la ruelle menant à l'hôtel Shanghai, là elle demanda au boutiquier une minute de communication téléphonique et ce dernier lui accorda en lui remettant le téléphone portable. Quant à elle, elle composa le numéro de son patron et commença la conversation :

- Allô ! Oui... C'est moi, oui... C'est moi Mamadjibeye patron eh...
- Oui, allô ! Mamadji ! Tout va bien ?
- Oui patron mais...

- Allô ! Allô... Je te reçois à peine, peux-tu parler à haute voix ?

- Oui patron, c'est juste pour vous informer que je veux rentrer.

- Quoi ? Y a-t-il un problème ? Attends-moi, j'arrive dans quelques minutes.

Elle raccrocha le téléphone et demanda le nombre de minutes effectuées au boutiquier.

- Deux minutes et trente secondes, donc c'est l'équivalent de deux cent cinquante francs, répondit le boutiquier.

- D'accord, je te donnerai dès le retour de mon patron.

Dix minutes plus tard, son patron arriva, gara son véhicule dehors et fit son entrée, mais se rendit compte que sa bonne n'y était pas. Il demanda à sa femme :

- Mamadjibeye vient de m'appeler au téléphone, où est-elle ?

Mais il n'obtint aucune réponse de la part de sa femme. À sa sortie, il rencontra Mamadjibeye net devant le portail.

Je te croyais déjà partie, dit son patron.

Je suis allée juste à la boutique. C'est là-bas que je vous ai appelé, renchérit la fille.

Son patron comprit en son for intérieur que quelque chose n'allait pas entre elle et sa femme, mais garda son impression et demanda à sa bonne :

- À propos de ton appel, dis-moi ce qui ne va pas.

- Oui, je... Je voudrais vous dire que je...

Par peur de vexer son patron, elle ne put achever sa phrase. Par curiosité, son patron lui demanda :

- Ma chère bonne, tu as quelque chose à me dire n'est-ce pas ? Alors, dis-le-moi sans crainte.

- En fait, j'aimerais vous dire que je démissionne, déclara la fille tout en tremblant de peur.

Étonnamment, son patron lui reposa la question :

- Pourquoi veux-tu démissionner ? T'ai-je maltraitée ou mal payée ? As-tu d'arriérés de salaire avec moi et que je ne t'ai pas donnée ? Pourtant chez moi tu manges à ta faim, tu bois à ta soif et, à chaque fin de mois je donnais tes quinze mille francs cash.

- Là n'est pas le problème patron, répliqua la fille, d'ailleurs, l'Homme ne vit pas seulement que du pain, il a besoin aussi d'une certaine liberté et dignité.

- Alors, à ce que je sache, c'est ma femme qui te paraît insupportable n'est-ce pas ? La questionna son patron.

- Justement patron, c'est là le problème crucial, dit la fille en ajoutant d'autres arguments, et en venant ici en ville, j'avais promis à ma mère de rentrer au village quand elle voudra et en plus de ça, un de mes oncles a perdu son fils aîné la semaine dernière : tout ça résume les motifs de ma démission.

- D'accord, dit son patron, comme tu le veux. Mais, tout de même trouve-moi quelqu'un qui peut te remplacer demain avant de partir. Et à propos du décès de ton cousin, je compatis avec toi. Mais tout ce que je peux te dire ; c'est d'être toujours courageuse. Ce n'est pas facile, quand on perd un être cher, mais on n'y peut rien, car c'est le devoir du destin ; la volonté de Dieu est inéluctable, ses voies sont insondables, nous ne sommes qu'un fœtus de paille entre les mains de notre créateur. Alors, si nous recourons à tout cela, rien ne peut nous ébahir par rapport à tout ce qui arrive aux uns et aux autres.

- Merci patron, dit la fille.

- À présent je dois te laisser partir et prends ces vingt mille francs, ça te permettra de préparer ton départ. Tu peux revenir quand tu voudras, tu es la meilleure bonne que j'ai connue.

V

Le soleil commença à s'éclipser on dirait qu'il fuyait le crépuscule, les crépitements de pilons et mortiers firent, quant à eux, au revoir à cette grande boule rougeâtre qui les chauffait pendant le jour ; les aboiements de chiens gardiens et leurs courses allant à l'encontre de leurs maîtres présentèrent, à vrai, un souhait de bienvenue ; les tons vocaux des humains se multiplièrent graduellement montrant ainsi aux astres que les braves hommes de la vie furent déjà de retour au village. Le feu commença à flamboyer au milieu de chaque concession où en peu de temps, sera encerclée par toutes les catégories humaines, excepté celles des adolescents.

Dans la concession du vieil Abdoul où flamboyait le « ta peur-ndal¹ » selon l'appellation villageoise ; les garçonnets et fillettes accourraient dans tous les sens et en tohu-bohu afin d'arracher une bonne place à côté du vieux pour écouter les contes, les adages et les belles paroles ancestrales. Le vieux qui, sans battre les paupières observa longuement ce feu. Un regard qui ne mentit pas que dans le for intérieur du vieux, il y eut un sentiment de regret, faute de l'absence des adolescents autour de celui-ci qui, jadis pour eux, était une école à part entière.

On entendit des bruits des tasses et marmites de par les cases situées tout autour. Ces bruits, les femmes en étaient auteures bien sûr. Celles qui, sans doute ayant en majorité, des maris aventuriers. Elles s'adonnaient à fond pour la survie de leurs progénitures ; chacune se vaquait à

¹ *Ta peur ndal : autour du feu en ngambaye.*

ses propres occupations ménagères, notamment celles concernant les travaux culinaires afin de parvenir à nourrir quelques bouches avant l'avènement de l'hyper nuit. Chacune cherchait à finir avant l'autre : question d'honneur, puisque tout premier mets présenté, quelle que soit sa saveur, finira dare-dare dans son assiette, car « La bouillie préparée pour un affamé n'exige pas du tamarin ».

Comme d'habitude et par rapport à sa vaillance et sa rapidité, Dianmbaye fut la première à finaliser sa cuisine. Primo, elle apporta le repas des hommes, suivi de celui des petits enfants avant d'envoyer une fillette, appeler ses voisines dont elles avaient l'habitude de partager les repas au quotidien. Ainsi ça se faisait : même si tout le monde était en place et que l'une était absente, elles seraient dans l'obligation de l'attendre ou avoir la certitude de sa venue avant d'attaquer le repas. Pour celles qui eurent fini la préparation, elles les apportèrent pour le partage commun. Et, cela reflétait la communion fraternelle entre frères et sœurs béléldjois. Après avoir mangé, Dianmbaye leur proposa de l'attendre un instant. Elle entra dans la case, sortit avec une tasse remplie de sel minéral. Elle distribua à chacune d'entre elles un verre du sel minéral envoyé par sa fille Mamadjibeye depuis la grande ville Ndjomna.

- C'est votre fille qui vous distribue ce sel, dit-elle, même si ce n'est pas assez, ça nous permettra de goûter des sauces salées pendant quelques jours.

Unanimement, elles remercièrent Dianmbaye, mais l'une d'entre elles, d'un ton accablé dit :

- Au moins toi, tu as une fille à moitié garçon et qui est différente des nôtres, qui ignorent qu'elles sont venues au monde à travers les entrailles d'une femme.

- S'il te plaît, n'aie pas des pensées négatives sur elles, ça pourrait les attirer des malheurs, lui dit lamentablement Dianmbaye.

- Elle a raison ! Dit l'une des femmes, à quoi bon de penser positivement sur quelqu'un qui oublie ses parents ? Tel l'exemple de mes deux filles qui sont parties avec l'argent du sésame que j'ai vendu. Aujourd'hui je n'ai même pas un centime de leur nouvelle, je ne sais même pas ce qu'elles sont devenues là-bas, moins encore leur condition de vie. Ça fait plus de dix fois que je leur ai envoyées des lettres, mais je n'ai obtenu aucune réponse idoine sur leur existence. Franchement même si on me nomme première dame de ce pays et qu'en retour je fais un enfant, je vous assure que je refuserai. Sinon à quoi bon de donner de fruits quand ceux-ci, une fois entre les mains du cueilleur, oublient les branches qui les ont portés quand ils étaient encore fleurs.

Après tout quelques-unes regagnèrent leurs cases et d'autres rejoignirent l'auditoire de conte qui, ayant pour orateur le vieil Abdoul. Elles s'installèrent tout autour des enfants. La présence des femmes quintupla le plaisir oratoire du vieux l'amenant à entamer l'introduction en ces termes :

- Les contes, proverbes et adages sont une pratique culturelle ancestrale qui transmet la sagesse, le savoir-vivre, le savoir-faire aux enfants et à tous les membres de la société ; ils sont une méthode que nos ancêtres utilisaient pour partager leur joie, leur savoir et aussi bien leur mécontentement à l'égard d'un des leurs qui est maladroit, ou qui s'écarte des normes sociétales, ceci se passe le plus souvent le soir autour du feu quand tout le monde est déjà de retour de champ. Alors mes enfants, aujourd'hui je vais nous parler de la providence et après, je vais tester votre intelligence à travers les devinettes

avant de vous donner des conseils à travers les proverbes de chez nous et d'ailleurs.

- D'accord grand-père, dirent unanimement les enfants, mais l'un d'entre eux, curieusement demanda au vieux :

- Grand-père, est-il vrai que quand on conte le jour, on perdra la vue ?

- Non, dit le vieux en souriant, c'est du prétexte inventé par certaines communautés pour empêcher aux gens de conter le jour, car les jours sont faits pour les travaux. D'ailleurs, la scène de contage nécessite un temps propice et un auditoire plus large, pour la simple raison que quand on conte, ce n'est pas pour soi mais pour les autres et c'est ce qui présente l'esthétique particulier d'un conte.

En caressant sa barbichette, il entama le conte :

- Il fut une fois dans un village, vivait une fille très belle dont la beauté demeure inégalable avec la beauté des autres filles de tous les villages environnants. Dans ce village, on ne tient pas compte de l'âge pour se faire marier. Ainsi, cette fille se maria à l'âge de quinze ans. À l'issue de ce mariage, un beau garçon lui naquit un an plus tard. Malgré l'affection apportée à l'enfant, il mourra à l'âge de trois ans. La femme fut très affectée par la mort de cet enfant, mais la naissance d'un deuxième enfant consola la femme, malheureusement cet enfant mourut également à l'âge de trois ans. Cette perte fut suivie de la naissance d'une fille qui, elle aussi, malheureusement, fut emportée par la maladie trois années plus tard. Après la mort de cette dernière enfant, la mère fut dominée par le désespoir et décida de se donner la mort. Car, elle est taxée par tous les villageois, de mangeuse d'âmes d'enfants. Mécontente, un soir elle se rendit en brousse pour se donner la mort. Elle noua son pagne autour d'une branche d'arbre sur lequel elle est montée. Au moment de passer à l'action, elle vit au-dessous d'elle une vieille

femme ayant des cheveux tout blancs et d'une physionomie étrange.

La vieille femme l'interpella tout en lui suppliant de descendre. La pauvre mère accepta, descendit et expliqua les raisons de son désespoir. La vieille femme lui proposa de la suivre. Elles passèrent leur première nuit en brousse. À l'aube, elles empruntèrent un chemin où elles arrivèrent à proximité d'un village au petit matin. À leur approche des premières cases, elles virent un attroupement d'une cinquantaine d'enfants raillant sur un jeune homme attaché. Ces enfants injuriaient et frappaient mortellement ce présumé fautif « c'est un voleur qu'on vient de capturer » dit un enfant. Indifférente, la vieille femme continua sa marche au milieu du groupe et, pourtant sa compagne, tout ébahie observait la scène d'un regard pitoyable. « As-tu vu ce jeune homme que l'on malmène ci fort ? C'est un voleur. » Lui dit la vieille.

« Je l'ai bien regardé », répondit la femme».

« Eh bien, c'est le premier fils que tu as perdu ».

Les deux femmes poursuivirent leur chemin jusqu'au village. Là-bas elles virent tous les habitants réunis sous le grand arbre à palabre pour décider sur le sort d'un libertin qui, en plein jour, avait été surpris en flagrant délit avec une femme adultère. Ce libertin fut expulsé du village sous la colère de la foule. La vieille femme traversa cette foule et continua sa marche mais la jeune femme, la suivit plus tard après la fin de la scène.

« As-tu reconnu ce jeune homme que l'on chasse à cause de ses mauvais caractères ? » lui demanda la vieille femme.

« Oui je l'ai vu » dit la jeune femme.

« C'est le second fils que tu as perdu ».

À peine arrivée à la sortie du village, elles rencontrèrent au milieu du sentier une jeune fille tellement

belle mais à la démarche saccadée. Il s'agit notamment d'une folle.

Malgré cette rencontre, la vieille femme continua sa marche. La mère, au contraire, évita d'être touchée par la salive de cette folle.

« As-tu fixé le regard sur cette fille ? » demanda la vieille.

« J'ai à peine osé la regarder » dit la femme.

« Alors c'est ta toute dernière enfant qui vient de mourir. » Répliqua la vieille.

Les deux dames continuèrent leur marche, tout à coup, la vieille femme dit à la pauvre mère : « Comme tu persistes dans ta volonté de suicide, nous allons retourner là où je t'ai trouvée ».

« Je ne veux plus me tuer, dit-elle, si mes enfants devaient devenir tels que je les ai vus, Dieu a bien fait en me les retirant et par l'ingratitude j'ai méconnu sa bonté. Mais, dis-moi, aurais-je un autre enfant qui vivra ? »

« Tu auras un autre fils. Celui-ci sera obéissant, dévoué à ses parents et soutiendra la vieillesse de sa mère et de son père » dit la vieille femme.

D'un coup de magie, la vieille femme disparut et la mère, quant à elle regagna la maison de son mari qui l'avait vainement cherchée. Elle lui raconta toute son aventure.

La prophétie prédite par la vieille femme se réalisa en tout point. Le supposé enfant naquit, vécut et donna à ses parents toutes les satisfactions possibles.

L'heureuse femme devint la consolatrice de toutes les mères éprouvées auxquelles elle racontait son histoire et les voies secrètes de la providence.

Le vieux souffla un instant tout en lisant l'émotion et sérénité dans le regard de son auditoire, avant de donner la leçon de morale de ce conte :

- Ce conte est édifié pour vous faire savoir qu'il faut toujours garder l'espoir même si vous parveniez au bout du désespoir. Car, tout ce qui advient aux uns et autres est planifié par notre créateur qui est là-haut. Alors, malgré l'endurance de la vie et ses vices, gardez l'espoir d'une vie meilleure. Ainsi fini le conte, je le remets là où je l'ai pris.

Tout en observant l'attention des auditeurs, il dit :

- Maintenant nous allons passer aux devinettes. Mes enfants, prouvez-moi que vous êtes intelligents.

- D'accord grand-père, dirent-ils d'une seule voix.

- J'habille tout le monde mais je demeure nue, qui suis-je ? Demanda le vieux.

Un des enfants, précipitamment dit :

- C'est une machine à coudre.

- Non, dit automatiquement le vieux.

Mais une des filles dit :

- C'est une aiguille.

- Bravo ma fille, dit le vieux en acclamant la petite fille, vous, certaines filles d'aujourd'hui, vous êtes intelligentes. Tu as raison ma fille, l'aiguille peut coudre tous les habits, mais elle ne porte rien sur elle. Encore donnez-moi avec exactitude la réponse de cette devinette : je suis un tisserand, je tisse assez de nattes aux autres mais je me couche toujours par terre. Qui suis-je ?

Après silence et vaine réflexion, il constata qu'il n'eut aucune réponse satisfaisante. Il dit :

- C'est le melon : il a des larges feuilles mais se couche par terre. C'est pour vous dire que certains professionnels ne vivent pas pleinement de leur métier, à l'exemple des maçons qui construisent des maisons ultramodernes, des étages et des gratte-ciel mais dorment dans des cases en banco.

Au fil de quelque temps, le sommeil commença par les emporter un à un, faisant du vieil Abdoul un prêcheur dans le désert. Se rendant compte de cela et de ces massages oraux qui n'avaient pour destinataire que le vent, il réveilla tous les ensommeillés en ce terme :

- Les enfants, il est temps d'aller se coucher mais avant cela retenez ceci, un conseil que quelqu'un m'avait donné quand j'étais encore à l'école des Nassara « Demain est un projet à réaliser et non une fatalité à subir ». Même si aujourd'hui vos aînés préfèrent les luxes occidentaux en prônant l'exode rural, retenez bien ceci, « Ce n'est pas en dormant sur un lit en or qu'on fait des beaux rêves mais en étant en harmonie avec son entourage ».

Il se leva, appuyé sur son bâton considéré comme son troisième pied, souhaita merveilleuse nuit à tout un chacun. Suivant son geste, chacun se leva nonchalamment cherchant la direction de son dortoir, hormis Adita qui, dominée par son poids, cherchait voies et moyens pour se lever mais en vain. Dianmbaye qui comprit la situation d'Adita dit nerveusement :

- Maiduguri, fais au moins un peu d'effort. Même se lever il va falloir qu'on t'aide ?

Maiduguri était un surnom donné à une variété de mangues grosses comme des papayes. On surnomma Adita ainsi dû à sa forme hippopotamesque.

À peine avoir fait leur entrée, on entendit le crépitement de tam-tam provenant de la rue principale du village. Dès qu'ils entendirent le son de tam-tam, ils comprirent que c'était le crieur public. Il fit retentir encore une fois son tam-tam pour permettre la bonne audition. Il racla la gorge avant de commencer :

- Gens du village ! Les braves gens de mon cher village, prêtez attention et écoutez ce que notre chef a mis dans ma bouche pour vous transmettre. Il m'a, comme

d'habitude, chargé de vous dire ceci : « Gens de mon cher village, avant de vous parler, je tiens à vous présenter mes salutations les plus fraternelles. Demain matin, les agents vaccinateurs passeront dans notre village pour vacciner tous les enfants de zéro à cinq ans. Ce vaccin, dit-on, permet aux enfants d'éviter la paralysie provoquée par une maladie appelée poliomyélite. Ces agents passeront de maison en maison, alors de grâce accueillez-les avec humilité et faites preuve de votre intégrité civique. Merci pour votre compréhension ».

Ainsi fini, il avança, à tous les cent mètres, il éparpilla le même message. Dans certaines cases, on entendit des murmures. Pour les uns : « ces gens dérangent trop avec leur histoire de vaccins là, ils ne peuvent pas distribuer des nourritures aux gens que leur vaccin. » Pour d'autres : « c'est ce vaccin qui provoque certaines maladies qui, jadis n'attaquaient guère les enfants moins âgés » ; pour d'autres encore : « c'est ce vaccin qui rend les enfants valides, combattifs et athlétiques ». Il eut ainsi, dans les cases une relative critique quant à ce vaccin.

VI

Il était six heures du matin, le degré d'embouteillage atteignit son summum, bousculade par-ci, piétinement par-là, klaxons des engins provinrent de tous les coins, dégoûtant ainsi l'auditoire. Tous, en leur for intérieur, imploraient la clémence du Père Céleste de les accompagner et les protéger afin d'arriver à temps et en un seul morceau à la destination prévue.

Sur le pont de Tchaga, c'était le côté est qui fut le plus emprunté, surtout le matin vers cinq heures du matin jusqu'à neuf heures, par ceux qui se rendaient au centre-ville : au marché de Dawé, au grand marché ou encore dans des différents lieux institutionnels. La plus grande partie incluait ceux qui partaient pour les goutabets, notamment les débrouillards. Le côté ouest, lui, était beaucoup plus utilisé qu'au coucher du soleil par le biais de retour de ces débrouillards.

Ndingarom, sur son vélo, pédalait avec précaution et d'une vitesse nécessitant lors d'une telle densité de circulation. Tout en pédalant, il regardait toutes les filles marchant à sa droite espérant voir sa petite amie Mamadjibeye. La durée de leur amitié commença à prendre une allure amoureuse : ils s'aimaient. Tout à coup, il se rappela que Mamadjibeye lui aurait informé qu'elle démissionnera d'ici quelques jours. Au même moment, il aperçut l'une des cousines de Mamadjibeye qu'il connaissait bien, il l'intercepta, lui demanda si sa cousine serait allée au travail :

- Elle a démissionné il y a de cela deux jours, dit la cousine de Mamadjibeye.

- Ah bon ! Dit étonnement Ndingarom. Pourquoi ? Y a-t-il un problème ?

- Oui elle dit avoir fait ça non par rapport à la maigreur du salaire, mais à cause du mauvais traitement que lui infligeait la femme de son patron.

Ndingarom, de son côté encouragea cet acte posé par Mamadjibeye en se disant « Si seulement toutes les filles domestiques agissaient de la sorte, elles ne seraient pas victimes de ce néo-esclavagisme ».

VII

Dans l'assiette horaire de tous, les aiguilles horaires pointèrent leur position respective, présentant seize heures et quelques poussières de minutes. Dans la circulation routière, ce fut le déroulement de la même scène que celle du matin ; la différence en était que le soir, c'est le côté inverse qu'on utilisait le plus. Dans le déroulement scénique de cet aspect, on pouvait voir les piétons en tenues civiles, ceux en tenues militaires, des motocyclistes, des bicyclistes où parmi ces derniers, il eut l'inclusion de Ndingarom. Il pédalait lentement son vélo en pensant à sa dulcinée « serait-elle à la maison ? Il faut que j'arrive à la voir aujourd'hui, car elle me manque tellement ».

Une fois traverser le pont, il emprunta la ruelle menant chez la fille où arriva une dizaine de minutes plus tard. À la devanture, il descendit du vélo ; par manque de support, l'adossa contre le mur avant de toquer triplement à la porte et demeura immobile un instant. Il vit apparaître une fille très belle, ayant à la tête une natte de cheveux tressés à la façon sarroise¹. L'apparition de cette fille dissipa son stress. En face de lui, la fille lui fixa un regard indifférent lui prouvant une attente prévue.

- Bonsoir Ndinga, dit-elle en souriant, je ne pensais pas que tu allais venir. J'attendais ta venue depuis hier mais c'était tout à fait un leurre.

¹ Saroise : une native de l'ethnie sara ; une ethnie du sud du Tchad.

- Je comprends, dit Ndingarom, cela devait être mon devoir de venir, mais malheureusement qu'hier j'ai fini le travail à une heure tardive, raison pour laquelle j'ai jugé inutile de te déranger.

- Alors, si jusque-là... Dit la fille, tu hésites de frapper à ma porte, quelle est l'importance de tes phrases romantiques qui ne cessent de me tourmenter ? Il y a l'une d'entre elles qui dit « Je m'engagerai à partir du moment où tu m'avoueras ton amour, de te voir chaque jour, même si cela peut contribuer au péril de ma vie ».

Le garçon fut stupéfait et inerte lorsqu'il entendit cette phrase qui, exactement était la sienne.

- Tu sais, dit-il, cela va de notre intérêt sécuritaire si je ne veux pas te faire sortir la nuit. Aujourd'hui l'insécurité bat son plein où des paisibles citoyens se voient agresser même dans leurs chambres. Tu n'es pas sans savoir qu'aujourd'hui, même pour de rien les gens ôtent la vie de leurs semblables.

- C'est gentil, répliqua la fille, de se préoccuper de ma sécurité, mais je me sentirais plus en sécurité quand tu es à mes côtés. Depuis la première heure où nous nous sommes rencontrés, j'ai senti briser la chaîne qui m'isolait de la compagnie masculine et je me suis dit « Dieu a, enfin exaucé ma prière en faisant venir à moi le garçon dont mon cœur à tant attendu ». Et, ces moments m'ont forcée à oublier que j'étais la proposée d'un homme hors du choix de mon cœur.

Le jeune homme l'observa longuement et l'interrogea sur ce ton :

- Tu as déjà été proposée ?

- Oui, répondit-elle, mais contre mon gré. J'ai accepté ses fiançailles par peur de déshonorer ma mère.

- Fiançailles de qui ? Lui demanda son ami.

- Du chef de notre village ? Répondit la fille.

- Tu as accepté cela par l'imposition de ta mère ou par ton consentement ? La questionna encore Ndinga.

- Je t'avais déjà dit que j'ai accepté cela par peur de traumatiser ma mère, lui répondit la fille.

Se rendant compte de l'ampleur du débat, elle lui proposa de faire son entrée. Elle traîna la bicyclette, l'adossa contre le secco qu'elle avait entouré pour couvrir la devanture de sa chambre. Par manque d'accessoire, elle posa un petit banc à côté de la natte qu'elle avait étalée bien avant. Ndingarom de son côté s'assit tout en manipulant son téléphone portable qu'il avait en main. Depuis que cet outil informatique est arrivé chez les Ndjomnois, on eut l'impression, que dans la mode, on eut de plus un objet de luxe. Tout jeune devait en avoir s'il veut qu'on le considère comme un « jeune branché ».

Selon la tradition africaine, la présentation de l'eau à un étranger est primordiale dès son arrivée, car cela prouve un accueil le meilleur à l'égard de celui-ci ; l'étranger, quant à lui, doit également boire cette eau même n'ayant pas soif, pour prouver son attachement fraternel à son hôte. Elle sortit de la chambre avec une tasse brillante, remplie d'eau, elle s'agenouilla et la tendit à son étranger : c'est ainsi, en Afrique, que l'on qualifiait une personne venue chez soi et n'habitant pas la même concession que son hôte. Ndinga, en prenant l'eau, fut ému par ce comportement respectueux dont toute fille béléldjoise devait en disposer « voilà le genre des filles à marier et ne guère s'en séparer » se dit-il intérieurement.

Pour dissuader le silence de son ami, celle-ci lui demanda :

- Comment marche ton goutabet ?

- Mon travail marche bien, mais depuis l'arrivée du petit frère de mon patron, je travaille plus que mon salaire : je lave les vêtements de mon patron, de ses enfants, de sa

femme, de son cousin et surtout de son petit frère villageois-là qui me dépasse. Ce dernier, vraiment me dépasse, à cause de lui je vais aussi démissionner. Tu sais quoi ? Dans une journée il peut se changer plus de sept fois. Il salit sciemment ses habits en se disant « boy agguina gaï, wa i kassila bass¹ »

- Dans ce cas tu n'as qu'à demander l'augmentation de salaire.

- Même si je demandais, ça n'aboutira à rien, je préfère imiter ton action. Le jour de paye, je demande l'augmentation, en cas de non-satisfaction, je les zappe

Sourire aux lèvres, elle lui demanda encore :

- Drôle comme action n'est-ce pas ?

- En matière de lutte, les petites actions sont mères des grands exploits, lui répliqua le garçon.

- En tout cas, renchérit la fille, je préfère mourir de faim que d'être déshonorée et dénigrée. Tu m'as une fois parlé de votre association, comment évolue-t-elle ?

- Comme il n'y a aucun début de chose sans difficultés, notre association évolue comme un enfant qui cherche à poser ses premiers pas. Lui répondit Ndingarom.

- Comme il y a une association des jeunes pour la défense des droits de l'Homme, on s'est dit, après mûre réflexion, pourquoi ne pas nommer la nôtre Cadre National des Jeunes pour l'Éducation Citoyenne siglée CANAJEC.

- C'est une bonne initiative, dit la fille.

- Oui à condition qu'on soit actif et unanime au sein de celle-ci, répliqua Ndingarom.

Il observa longuement la fille, et l'interrogea :

- Peux-tu me laisser le temps de te poser aussi une question ?

- Pourquoi pas ? Vas-y, lui dit la fille.

¹ Une phrase en arabe tchadien signifiant : « notre domestique est là, il va laver seulement »

- Pourquoi n'avais-tu pas refusé la proposition de ta mère, celle de te donner à un homme qui ne relève pas du consentement de ton cœur ?

- Dans notre tradition, tu sais ce qui advient à l'enfant qui contredit la décision de ses parents ? Jadis, selon notre coutume, ce sont les parents qui choisissent une femme ou un mari à leur progéniture. Ce dernier ou cette dernière ne doit en aucun cas être consulté, mais doit forcément accepter quelle que soit la beauté, quel que soit le caractère, quelle que soit la couleur de la peau du ou de la partenaire dont on lui propose. Quand mon père était assassiné par les éleveurs, le village nous a confié, ma mère et moi, sous la charge du chef de village. Et c'était lui qui est chargé de traduire ces présumés assassins à la justice, où jusque-là je ne sais où en est la suite. Alors, je n'avais que sept ans. Dès lors, quand je viens à son puits pour puiser de l'eau, il ordonne à ses femmes de le faire à ma place ? J'étais choyée et précieuse à ses yeux même étant encore petite. Arrivée à l'âge où mes seins ont commencé à faire leur apparition, ma mère m'a dit : « Ma fille, je crois que tu viens de traverser la phase d'enfance où dans peu de temps tu feras ton entrée dans le monde des femmes. Le moment propice de voir les choses comme une femme mûre est enfin arrivé. Alors, vu la clémence et la générosité du chef à notre égard, en guise de récompense, je veux que tu deviennes sa femme ». Je lui ai répondu « Mère, je n'ai aucun pouvoir de contester ta décision, mais je n'accepte pas parce qu'il a déjà beaucoup de femmes. D'ailleurs, je n'ai pas encore l'âge de me marier. Car, notre enseignant nous dit qu'une femme, pour tenir l'équilibre dans son foyer, doit attendre l'âge propice pour se marier. Il a dit aussi que quand une fille se marie tôt, elle aura trop de difficultés lors de l'accouchement. Quelquefois, elle accouchera par la

césarienne et finira par contracter une maladie appelée fistule. N'est-ce pas que tu m'avais dit qu'avant la mort de papa, il avait supplié ta promesse de me laisser étudier jusqu'au baccalauréat ? Tu ne vois pas qu'aujourd'hui la femme a la même compétence et performance intellectuelles de travailler dans les institutions qu'un homme ? À l'exemple de ma cousine Isabelle qui, aujourd'hui ne cesse de sauver des vies des mères qui donnent des vies et qui ne cesse de faire la fierté des femmes houbaennes et de sa famille ou encore Jacqueline Moudeïna qui a prouvé aux yeux du monde que nul n'est au-dessus de la loi en traînant Abtaguïé à la justice. Pourquoi ne pas parler à la radio comme la cousine Nasta. J'ai déjà obtenu mon Brevet d'étude fondamentale, il ne me reste que quelques années pour obtenir le baccalauréat et après je chasserai loin de nous cette misère qui fait de nous des moins que rien. ». Elle m'a impérativement répondu : « Ah bon ! C'est moi qui suis folle de t'avoir laissée aller à l'école des Nassara ? Tu oses, aujourd'hui, à base de ces connaissances acquises, riposter à mes décisions ? On verra ! ». Vu la souffrance qu'elle a connue pour moi, je n'ai pas voulu qu'il y ait des différends entre elle et moi. Ses derniers mots m'ont convaincue que si j'interposais, l'ampleur aura une finalité négative. Raison pour laquelle j'ai accepté.

D'un regard stagnant, le garçon lui dit :

- Je sais ce que tu ressens pour ta mère.

Après cette phrase, la fille fut émue et baissa la tête en fixant la terre d'un regard immobile. Le jeune homme tendit la main, à l'aide de deux doigts, souleva cette tête baissée, la regarda fixement et dit :

- Tu as dit jadis n'est-ce pas ? Aujourd'hui, nous sommes à notre ère où les choses ne se ressemblent plus. De nos

jours, chacun est libre de faire le choix de celui ou celle qu'il aime.

- Tu parles comme si tu ne connais pas les réalités du village, lui rétorqua la fille.

- J'ai grandi au village, répliqua-t-il, donc c'est une manière de me faire savoir que tu m'as accepté juste pour un laps temps et après s'envoler loin de moi comme une alouette menacée par l'aigle, abandonnant son nid pour se réfugier là où elle trouve viatique ?

- Au grand jamais, répliqua-t-elle, je n'ai l'intention de faire cela, tu es le seul garçon que j'aime dans la vie. Ma présence ici à Ndjomna prouve à suffisance que je n'aime pas cet homme. Si tu le veux, j'accepterai tout risque pour passer le reste mon existence à tes côtés.

- Alors dans ce cas, accepteras-tu d'être mon épouse tout de suite ? Moi, du fond du cœur, j'accepte d'être ton époux, déclara Ndinga en souriant.

En sautant de joie dans les bras de Ndingarom, elle dit :

- Devant la nature et tout ce qui nous entoure, j'accepte d'être ton épouse et partager le reste de ma vie avec toi.

Les amoureux s'embrassèrent fortement avant de s'éclipser dans la chambre pour la suite de la scène où ils furent les seuls à en être témoins. C'était une scène où ils étaient les seuls à griffonner dans leur journal intime.

Les jours passèrent, les deux amants se voyaient constamment, on dirait le flash-back de l'histoire amoureuse de Roméo et Juliette.

Ce jour Ndingarom vint chez sa petite amie, mais la trouva couchée et couverte d'un drap. Après un appel, la fille répondit d'une voix malade. Sentant que quelque chose n'allait pas, il s'approcha d'elle, souleva le drap sur son visage et la toucha à la joue. Il comprit, automatiquement que la fille était fiévreuse. Tout à coup,

il sortit, se dirigea vers le goudron situant à un kilomètre de là. Il appela un mototaxi appelé communément clando¹. Vite fait, le « clandoman » les remorqua : le « clandoman » au guidon, la malade au milieu et Ndingarom derrière, lui tenant par-dessous les épaules. Le vrombissement de la moto marque le point de départ : direction de l'hôpital « Le Bon Samaritain ».

Le nom de cet hôpital n'était pas donné au hasard. Sans doute, il appartenait aux prêtres. Ce nom "Bon Samaritain" expliquait le récit historique de la Bible parlant du bienfaiteur samaritain qui, n'étant pas chrétien, mais avait fait du bien, contrairement aux dirigeants même des temples de Dieu qui passèrent sans porter rescousse à ce monsieur malmené par les malfaiteurs.

Ils arrivèrent à l'hôpital une dizaine de minutes plus tard, firent, primordialement, descendre la fille, l'amènèrent devant la salle de soin, là les médecins sortirent précipitamment, prirent la malade et l'amènèrent à l'intérieur.

- Vous autres, s'il vous plaît restez dehors, là-bas dans la salle d'attente, dit une infirmière.

Ils sortirent de la salle, Ndingarom et le conducteur de la mototaxi.

- On n'a même pas fait le prix, combien je te dois ? Demanda Ndingarom au « clandoman ».

- Dans des pareilles circonstances, on n'a pas besoin de faire le prix, donne-moi ce que tu as seulement, lui répondit le « clandoman ».

Sans mot, Ndingarom sortit un billet de mille francs et le lui remit en disant :

- Merci bien mon frère, tout en rebroussant chemin vers la salle d'attente.

¹ Clando : un jargon désignant la mototaxi dont le conducteur est appelé clandoman.

Après quelques moments de consultation et de soin, l'infirmière sortit de la salle et vint au seuil de Ndingarom lui invitant à garder sa quiétude, car la fille s'en sortira bien :

- Tu as bien fait de l'amener vite à l'hôpital, mais il y a une chose que nous aimerions te demander. En fait, votre sœur présente tous les symptômes propices d'une femme ayant le début de grossesse. Alors, si tu l'acceptes nous allons procéder à l'examen prénatal avant de vous laisser rentrer.

- Ce n'est pas ma sœur, dit gaillardement Ndingarom, c'est ma femme.

D'une voix railleuse, l'infirmière dit :

- Oh ! Je m'excuse alors grand monsieur, le fait est que vous vous ressemblez tellement, on dirait frère et sœur.

- C'est le destin qui nous a liés ainsi madame, dit-il à l'infirmière, en fait, Madame, je le veux bien, vous pouvez faire l'examen prénatal. Le coût peut monter à combien ?

- Dans tous les hôpitaux du pays, les examens prénataux se font gratuitement, mais vous dépenserez seulement quelques francs pour le carnet et quelques médicaments, répliqua l'infirmière.

Le garçon exécuta toutes les volontés de l'infirmière et regagna la salle d'attente. Assis sur un banc, la tête entre les deux mains tout en se disant : « voilà enfin, arrivé les moments d'assurer ma responsabilité d'homme ». Il comprit que ce sont là les beaux moments qui concrétisent l'accompagnement de l'adolescence à la maturité de la vie. « Lorsqu'on arrive à un stade de la vie, il faut se responsabiliser », se dit-il.

Lorsqu'il souleva la tête, son regard fixa avec tact la porte de la salle où était admise sa dulcinée. Une quarantaine de secondes plus tard, il vit sortir de la salle

une autre femme en blouse blanche suivie d'une jeune fille ayant une apparence malade « c'est bien elle », dit-il. Arrivée à son seuil, l'infirmière lui tendit le carnet en disant :

- Toutes mes félicitations, jeune homme, quoique l'examen ait pris du temps dû déstagement, nous avons pu finaliser plus de dizaines de cas. Votre femme est à ses débuts de grossesse. Mais, pour la bonne santé de votre femme et du bébé, amenez-la toujours faire ses suivis prénataux et je vous conjure de la faire manger d'aliments vitaminiques car cela va équilibrer la croissance du bébé dans le ventre de sa mère. Donc, elle doit venir ici à toutes les dates précisées ici dans le carnet.

Il se leva en remerciant l'infirmière, prit le carnet et tint Mamadjibeye par la main, ils marchèrent tout lentement jusqu'au niveau de la grande voie où ils appelèrent un autre « clandoman » pour les transporter à domicile. Conscient de la mentalité de plupart de ces « clandomen », Ndingarom lui intima l'ordre de rouler à une allure normale. Ce dernier fit aussi la volonté de ses clients comme quoi « le client est roi ».

- C'est normal, dit-il, que vous nous mettiez tous dans un même panier. Dans toutes les sociétés, il y a toujours deux camps : les intentionnés et les malintentionnés.

- J'ai l'impression que tu fais partie des intentionnés n'est-ce pas ? Le questionna Ndingarom.

- L'on ne peut donner un jugement sur soi-même, mais ce sont nos actes qui peuvent nous juger. Parmi nous les clando men il y en a qui prennent même les comprimés des chevaux appelés communément tramol¹ sous prétexte de résister à la fatigue.

¹ Tramol : une appellation de tramadol par les petits bandits.

- Dommage pour ces jeunes qui ne savent où aller. Ça me fait mal de les voir consommer ces comprimés dont ils ignorent d'où ça provient. Moi j'indexe nos autorités douanières qui laissent passer ces stupéfiants par nos frontières, dit Ndingarom.

Tout en roulant, leur causerie passe son bon chemin jusqu'à arriver à un moment où Ndingarom dit :

- Au niveau de la route devant toi là-bas, tu vires à droite.

- D'accord, dit gentiment le clandoman.

Arrivé au lieu indiqué, il vire à droite comme l'avait recommandé son client. Il eut l'instruction de se stopper devant le mur d'une concession sans portail : c'était chez Mamadjibeye. Elle de son côté, entre deux corps masculins s'efforça à parler :

- C'est ici la maison, dit-elle.

Le « clandoman » freina brusquement avec précaution, forçant ainsi l'arrière roue à soulever quelques poussières en air avant d'immobiliser l'engin à la devanture de la concession. Ndingarom descendit et épaula ensuite Mamadjibeye à descendre à son tour, mais avec difficultés. Le fait de régulariser le compte du « clandoman », elle devança celui-ci. Ndingarom de son côté, demanda au « clandoman » :

- Mon frère, nous te devons combien ?

- Comme tu vas encore t'occuper de ta malade, donne-moi cinq cents francs, lui dit le « clandoman ».

Sachant que la proposition était moyennement à la mesure du service rendu, Ndingarom sortit les cinq cents francs et les remit au « clandoman » tout en lui remerciant :

- Merci mon frère.

Je vous en prie, nous sommes une complémentarité extraordinaire, il viendra un jour où tu me rendras un grand service que ça, dit le clandoman avant de refaire

vrombir le moteur de son engin par le biais d'un coup de pédale de la manivelle.

Ndingarom dissipa aussi sa présence en faisant son entrée dans la concession. Dedans, Mamadjibeye, allongée sur le dos, genoux pliés, les yeux figeant l'entrée de son amant. Celui-ci vint s'allonger auprès de la fille et l'observa longuement avant de l'interroger :

- Comment te sens-tu ma chérie ?

- Je me sens un peu mieux, dit-elle, merci de m'avoir amenée à l'hôpital, c'est un acte humanitaire.

- Tu n'as pas à me remercier, répliqua tendrement Ndingarom en caressant les cheveux de la fille. C'est ainsi que j'apprendrai à assumer ma responsabilité d'époux. À présent il faut que j'aie vu ta cousine Tabaye pour qu'elle te prépare quelque chose à manger.

- Je n'ai pas d'appétit, dit-elle, et je ne veux pas être seule.

- C'est vrai, quand on est malade, on n'a pas d'appétit mais on doit se forcer de manger afin de se récupérer, car c'est en mangeant que l'appétit vient. Il te faut manger pour se rétablir, puisque depuis hier, tu n'as pas mis un grain dans ta gueule, dit Ndingarom.

Il se leva et fit sa sortie. Au bout de quelques minutes, la pensée engloba la matière grise de la fille. La plus importante était cette question qui bourdonnait ressassément dans sa tête : « Quelle serait la réaction de ma mère quand elle saura que j'attends un bébé de la part d'un homme hors de sa proposition ? ». En voulant dompter cette pensée, elle se dit avec rage : « Tant pis, je suis libre de faire ce que je veux et libre de faire le choix de l'homme que je veux ». Les pensées s'entremêlèrent, l'empêchant même de battre les paupières. Voulant se lever pour dissimuler ces pensées, mais le manque d'énergie la fit recoucher. Heureusement que celles-ci furent dissipées par le biais d'entrée inopinée de

Ndingarom qui, une fois dedans d'abord, fit preuve de sa présence à l'aide d'une toux. Par l'imprévision de voir quelqu'un, elle sursauta de frayeur, croyant une autre personne.

- Tu m'as vraiment effrayée, dit-elle, tu devais frapper avant d'entrer mon cher. D'ailleurs, tu es revenu ci vite, on dirait tu es allé à moto.

- Oui, il y a un ami qui m'a déposé à moto. Je suis désolé de t'avoir effrayée, je m'en excuse alors.

- Ce n'est pas grave, dit-elle, je le dis juste pour la prochaine fois.

Entendu cela, il vint à nouveau s'allonger à côté de la fille, d'un ton doux, il dit :

- J'ai trouvé ta cousine Tabaye et elle dit qu'elle n'est pas informée de ta souffrance. Quand je lui ai remis l'argent, elle n'a pas hésité une minute pour emprunter le chemin du marché.

- Elle a raison, puisque personne ne sait que je suis souffrante hormis toi, fit la fille en observant affectueusement son amant.

Pour changer le fil d'idée, le garçon l'interrogea :

- Dis-moi ma chérie, quel sexe souhaiteras-tu à notre enfant ?

- Je n'ai pas de choix, j'accepterai tout ce qui concourt à la volonté de mon Dieu, répondit-elle.

- Tu as raison. Pour moi, si Dieu nous donne une fille, je souhaiterais qu'elle ait la bravoure des femmes telle : ma mère Mariama, Wangari Mataï ou Jacqueline Moudeïna, l'avocate des victimes d'Abtaguié l'ex-président béléldjois qui a fait disparaître quarante mille personnes en espace de huit années. Si c'est un garçon, je souhaiterais qu'il prenne la trace des hommes comme Martin Luther King, Patrice Emery Lumumba, Thomas Sankara ou encore de Nelson Mandela l'ancien président Sud-Africain qui a eu

aussi le prix Nobel de la paix. Mandela est un homme charismatique, le héros qui a brisé la chaîne de l'apartheid, le premier président noir de l'Afrique du Sud. Par sa bravoure et noblesse, les Sud-africains l'appelaient Madiba.

Malgré ses commentaires sur l'Afrique du Sud, la fille demeura coite, mais pour l'inclure dans le sujet, il l'interrogea :

- Connais-tu ce qu'on appelle apartheid ?

- Un peu mais pas profondément, répondit-elle, en classe de troisième, notre enseignant de français nous en avait expliqué, dans la pièce de théâtre de Maoundoé Naïndouba intitulée *L'Étudiant de Soweto*.

- Là, tu connais partiellement l'histoire de l'Afrique du Sud. Moi aussi, c'est cette pièce qui m'a aidé à connaître à peu près les événements marquants de ce pays arc-en-ciel comme le qualifiait Mandela lui-même. Dès lors et vu les atrocités qu'avaient connues les Noirs, il est né en moi une immense haine à l'égard des Blancs. Mais avec le temps, mon père me dit « fils ça ne sert à rien d'être haineux envers son semblable. Les Nassara ont le même sang que le tien. C'est l'inconscient qui les a poussés à poser ces actes ignobles à l'égard de leurs frères noirs, alors durant toute ta vie sur terre, ne rends jamais le mal par le mal mais plutôt par le bien. La vie est un peu comme la bougie allumée et qui consume et chaque jour la rapproche de son extinction : adieu la richesse, les compétences, la réputation. Car la vie ici sur terre est vanité ». Cette phrase de papa m'a permis d'avoir ce qu'on appelle la maîtrise de soi.

Pleinement pensive, la fille avait l'air d'une personne somnolente les yeux ouverts. Ce silence parvint à interrompre Ndingarom en le forçant à interroger la fille :

- Comment te sens-tu ? J'ai l'impression que ça ne va pas toujours.

- Pour ma santé, ça va mieux, je pense à autre chose, dit la fille.

- Tu penses à quoi alors ? La questionna encore Ndingarom.

- Je pense à ce que dira ma mère quand elle aura mes nouvelles, répondit Mamadjibeye.

- Pour ça ne te fais pas de souci, dit-il, je demanderai à mon patron quelques semaines de congé et on ira ensemble au village. Je te présenterai à mes parents et ensuite, je parlerai à ta mère jusqu'à ce qu'elle soit persuadée que je ferai de toi une reine dans mon modeste royaume. Après tout, nous irons nous installer définitivement au village pour construire notre vie en exploitant nos riches terres.

Connaissant profondément sa mère, la fille reprit :

- Tu ne connais pas ma mère. Elle n'est pas genre des femmes faciles à convaincre.

Le silence boucha les boîtes vocales de deux concubins un moment et la fille lança :

- Mon sixième sens me fait peur en me disant : pour que nous parvenions à concrétiser notre union, il va falloir traverser des montagnes plus hautes que Mississipi. Tels que nous sommes, c'est une chose irréalisable.

- S'il te plaît, ne dis pas des sottises, lui rétorqua Ndingarom.

- Ce ne sont pas des sottises qui sortent de ma bouche, mais ce sont mes réels pressentiments, répliqua Mamadjibeye.

Voulant tranquilliser l'esprit de sa concubine, il lui narra l'histoire de son enfance en commençant par là où il naquit. C'était dans une ville appelée Mara, une ville située à l'extrême nord du Roun, pays voisin de Bélédjé.

Cette naissance dans un pays qui n'est pas le sien était le résultat de la fuite de ses parents lors des événements marquants des années 79.

- Le 12 février 79 reste pour mes parents et pour tous les Bélédjois une date noire et inoubliable. Elle est la mère des dates qui ont amené mon pays à sombrer dans la violence fratricide ; c'était la date qui avait déclenché la guerre civile, amenant des frères à s'entre-tuer. Pire encore, après les années 79, notamment de 82 à 90, sous le régime dictatorial d'Abtaguié, des milliers de personnes ont été précocement privées de leur vie par la tuerie de différentes façons.

Il fit savoir à la fille, une décennie après les périodes dictatoriales que lui et ses parents rentrèrent au bercail où ils s'installèrent à Houba. Dans cette ville prétendue capitale pétrolifère, lui et ses frères fréquentaient les milieux scolaires jusqu'au moment où le différend naquit entre ses parents ayant favorisé leur séparation. Le père qui, dominé par, on ne sait quelle force de sa nouvelle femme, ne s'occupait guère des études de ses frères et lui ; la mère, quant à elle ne pouvait s'occuper de tous, laissait certains errer sans scolarité sous son impuissant regard.

Tout à coup, ils entendirent une personne toquer à la porte. Avant d'aller à l'encontre de cette personne, il conclut :

- C'est la raison qui m'a excité à abandonner le banc scolaire afin d'épauler ma mère.

À sa sortie, il trouva Tabaye, la cousine de Mamadjibeye devant la porte qui, sans doute attendait un accueil. Il prit le panier que tenait sa belle-sœur et l'invita à faire son entrée. Cette dernière, après la salutation, fit son entrée. Elle s'assit sur la natte à côté de sa cousine et commença à questionner Mamadibeye sur sa santé.

Surement qu'elle retînt certaines interrogations due à cette présence masculine. Ndingarom, mature qu'il fut, comprit que sa présence empêchait certains arcanes de sortir de la bouche de ces deux demoiselles.

- Excusez-moi, dit-il, je veux aller voir un ami non loin d'ici avant de revenir.

Après son départ, la liberté oratoire s'installa entre les deux bangnân¹. Toute une première question accusatrice provint du côté de la cousine de Mamadjibeye :

- À qui sont ces crachats ?

- Selon toi, à qui seront-ils, dit-elle interrogativement.

- À la vue de ta physionomie, beaucoup d'interrogations ont commencé à tarauder dans ma tête, lança sa cousine.

- Quelles sont ces questions ? Lui demanda Mamadjibeye.

- Tu es enceinte n'est-ce pas ?

- Comme tu le vois, oui je suis enceinte, dit Mamadjibeye.

- Peux-tu me dire à qui est la grossesse ? La questionna sa cousine.

- À l'homme que tu sais que cela doit appartenir, répondit-elle.

- Comment peux-tu te laisser emporter jusqu'à ce niveau ? Te rends-tu compte du mal que cette nouvelle fera à ta mère ? N'est-ce pas tu lui avais tenu une promesse de repartir au village dès que possible pour devenir l'épouse de notre chef ? Juste quelques mois passés ici te fait oublier qui tu es ? Lança sa cousine interrogativement.

- Je n'ai rien oublié ma chère. Alors, je veux juste vivre la vie dont mon destin m'a offerte, répondit gentiment Mamadjibeye.

¹Bangnân : une fille excisée ; il désigne aussi l'excision : une pratique traditionnelle chez les Sara, qui consiste à amener la fille hors du village pour faire l'ablation de son clitoris. Autrement dit, c'est une initiation féminine.

- Te rends-tu compte de ce que tu es en train de devenir ? La questionna sa cousine avant de continuer ; tu es en train de devenir l'ennemie de ta mère et de tes aïeules : tu les as trahies. Tu as désobéi à la loi des bangnân

- Je n'ai trahi personne, ni ma mère ni mes aïeules. Car, je ne peux continuer à être l'esclave d'une pratique qui ne nous avantage pas et qui m'a pourtant mutilée. Certes, c'est une tradition, mais je regrette d'y être allée et, il est dit nulle part qu'« une femme complète est une mauvaise femme ».

- Mamadji, ma chère cousine, dit-elle, tu as quelque chose qui ne va pas dans ta tête. Je suis certaine que les esprits de nos ancêtres sont en train de te tourmenter.

Au gré de cette dernière phrase, elle comprit en son for intérieur que sa cousine aurait peut-être raison, car il y a de cela quelques jours que ses nuits étaient cauchemardesques.

- Ma chère cousine, dit-elle, c'est un acte déjà posé, je l'ai fait sans mûrir ma réflexion. Ce qui est fait est fait, alors « ça ne sert à rien de boucher le derrière quand il y a déjà l'échappatoire du pet ».

- De ce côté, tu as raison, lui dit sa cousine, mais ne t'en fais pas, car on peut empêcher ce pet d'être putois. Je connais quelqu'un qui pourra te débarrasser de ce fardeau. Avant tout, promets-moi que le secret restera entre toi et moi.

- Veux-tu qu'on débarrasse ce bébé ? Non, non ! Dit-elle étonnamment, Ndingarom ne va pas accepter.

- Qui t'a dit qu'on va demander son avis ? Quel droit a-t-il pour qu'on le lui en avise ? Lança furtivement sa cousine, on va mener toutes ces actions à son insu.

- Alors comment faire ? J'ai peur de risquer ma vie, dit pitoyablement Mamadjibeye.

- N'est-ce pas que tu veux implorer le pardon des ancêtres ? Dit sa cousine, alors tu dois absolument avorter cet enfant pour faire l'honneur de ta mère et celui de notre village, puisque c'est toi la future reine du village et le corps d'une reine ne doit pas être souillé. C'est comme un jeu d'enfant. Même moi j'en ai fait deux fois : la première fois, je l'ai fait parce que je ne connaissais pas avec exactitude le père de l'enfant dont je portais et la deuxième, l'enfant était le fruit du viol que j'ai connu lors d'une sortie nocturne.

- Ah bon ! Tu as avorté deux fois sans qu'on ne soit au courant ? L'interrogea étonnamment Mamadjibeye.

- Tu sais ma chère, dans la vie chaque être humain a sa palette noire dont il en est le seul musée. Alors, il y a des choses qu'on ne peut révéler aux autres, répondit sa cousine.

VIII

Les jours passèrent, faisant couler des semaines rapprochant à leur tour le futur qui, sans doute cédera la place à ce qu'on appelle le passé où dans cette ambivalence naturelle, naîtra sûrement ce qui conviendrait d'appeler l'histoire. Sans quoi la vie de l'Homme n'aura ce sens harmonieux guidé par la nature qui, « elle-même ne relève aucune harmonie de perfection », faisant de l'Homme victime, à la fois de sociabilité et de l'insociabilité.

Assis sur une chaise en bois, taillée d'un modèle occidental, roman titré *Les Frasques d'Ebinto* en main, tête baissée, figeant le verso et recto des pages ouvertes. Au soulèvement de la tête, Tam vit, à distance, une personne s'orientant vers lui : c'était Moustafa. Convaincu que c'était vraiment lui, il appela son petit frère et lui dit d'apporter une autre chaise. Aussitôt dit, aussitôt fait. Au bout d'une cinquantaine de secondes, Moustafa arriva au seuil de son ami où après une mutuelle salutation, ce dernier dit d'un ton railleur :

- Le petit Senghor, il ne m'est jamais arrivé de venir chez toi sans te trouver en train de lire.
- C'est normal, car la lecture est, aujourd'hui, l'une des clés qui ouvrent la porte au savoir. Mais, ne me compare pas à Senghor, je n'ai même pas des traits qualificatifs à ce grand monsieur Répliqua Tam.

Avec un sourire aux lèvres, Moustafa répliqua :

- Ne me dis pas ça, Senghor même en tant que tel n'est pas tombé du ciel, son savoir il l'a acquis par le biais des

études tout comme tu es en train de le faire, seulement que vos méthodes se diffèrent.

Bien sûr, dit Tam, tu n'as pas à comparer la façon dont les Mbenguistes¹ étudient à celle des Béléldjois. Les Benguistes, eux, ont quatre-vingt-dix pour cent de chances de réussir leurs études puisque toutes les conditions leur sont réunies avec des éminents professeurs. Comme chacun a son terminus, je préfère être appelé Tam.

- Sans problème amigo, dit Moustafa d'un ton railleur avec un accent espagnol. Voyons, l'œuvre est écrite par qui ?

Il tourna la partie imagée, montra à Moustafa l'image d'une jeune fille africaine à la peau maronne et brillante avant de répondre :

- L'œuvre est écrite par un romancier ivoirien du nom Amadou Koné.

- Elle parle de quoi ? L'interrogea Moustafa en souriant.

- Bon ! Selon mon analyse personnelle, l'œuvre clarifie la barrière existant entre l'amitié, l'amour et le destin inéluctable de l'Homme, dit Tam.

- Le futur littéraire, lança comiquement Moustafa en tapotant son ami à l'épaule, tu aimes tellement des documents sentimentaux. La dernière fois je t'ai vu en train de lire « Roméo et Juliette » de Shakespeare, on dirait tu veux aimer une fille à la façon de Roméo. Comme la plupart des jeunes de mon pays, je déteste la lecture, sinon j'aurais aimé lire les œuvres qui sans ambages, indexe les politiques africains qui gèrent mal leurs pays. Je veux citer les œuvres comme : *Prisonnier de Tombalbaye* d'Antoine Bangui, *En attendant le vote*

¹ *Benguistes : un jargon africain qui désigne les Africains qui reviennent de l'Europe.*

des bêtes sauvages d'Amadou Kourouma, la liste est loin d'être exhaustive.

Tam observa son ami longuement et d'un sourire dit :

- Tu es aussi bagagé ¹ littérairement on dirait, malheureusement que tu détestes la lecture, sinon tu peux faire quelque chose de très positive pour ton bled.

- Est-ce que tous ceux qui ont marqué positivement ce pays savent tous lire ? Le questionna Moustafa.

- Je n'ai pas dit le contraire, lui répondit Tam, tu sais, chaque homme a sa façon particulière de concevoir les choses. Je reviens te dire, concernant la littérature, que chaque œuvre est, d'une manière explicite ou implicite, sentimentale tant qu'elle parle de l'Homme. J'aime beaucoup certains romans, juste par leur simplicité d'écriture. Quand une œuvre est littéralement élémentaire, même un homme de la rue peut déceler le contenu. Donc si tu me vois avec ces documents dont tu qualifies des sentimentaux, pas pour vivre dans ceux-ci, mais pour acquérir des connaissances. Alors, la personne dont tu peux comparer à Roméo, c'est Ndingarom. Il m'aurait dit, lors de la réunion précédente qu'il a engrossé une fille du nom Mamadjibeye.

Tout étonné, Moustafa lui posa la question :

- Ah bon ! T'a-t-il dit à quoi ressemble la fille ?

- Non. Je ne lui ai pas demandé. D'ailleurs, pourquoi lui aurais-je demandé cela ? Lui rétorqua interrogativement Tam.

- Ben ! Juste savoir si c'est le genre de fille qui fera le bonheur de notre pote, lui répliqua Moustafa.

- Ndinga, tel que je connais, fera, sans doute le bon choix, estima Tam.

¹ Bagagé : terme familial qui désigne une personne cultivée.

- Le voilà qui vient, c'est vrai que quand on parle de loup, on voit sa queue, s'exclama Moustafa en montrant du doigt une personne venant vers eux.

Arrivée à leur seuil, Ndingarom les salua et prit place sur la chaise dont lui a cédé Tam.

- Comment vas-tu mon pote ? L'interrogea Moustafa.

- Je vais bien encore mon ami, lui répondit Ndingarom.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air bizarre. Lui dit Tam.

- Il n'y a rien, grommela Ndingarom.

- Non mon ami, s'exclama Tam, je te connais assez donc je n'ai pas besoin de consulter les marabouts pour savoir si tu as des ennuis ou pas. Ton visage me dit que quelque chose ne va pas. Dis-nous qu'est-ce que tu as ? Dans tous les cas nous sommes tes amis et tu n'as pas droit à nous cacher tes secrets.

Durant plus d'une dizaine de minutes, les trois amis furent enveloppés par le silence, vers la fin, Ndingarom, la tête entre les deux mains, déclara :

- Comme l'on a coutume de le dire : chaque chose, a son temps. Je suis entré dans la phase de vie où je dois côtoyer mon intrépidité pour affronter celle-ci. Alors, je suis venu solliciter votre contribution.

- D'accord ! Dis-nous, quel est ce dilemme apparemment cornélien qui veut te rendre si indomptable ? Lui demanda Tam.

- Les amis, dit-il, savez-vous que dans un foyer, les problèmes conjugaux proviennent le plus souvent de la femme n'est-ce pas ? Il y a de cela plus d'un an, j'ai connu une fille dont le caractère m'impressionne. J'ai ensuite demandé sa main, elle a accepté. Mais, il est question d'unir nos forces et aller à l'encontre de notre destin, la fille me rétorque que sa mère ne sera pas d'avis de notre union.

- C'est pour ça que tu fais cette tête ? Le questionnaire précipitamment Moustafa. D'ailleurs, il n'y a pas de raison que tu appelles cela vie conjugale, parce que vous vivez encore en concubinage et il n'y a pas aussi quelque chose de symbolique qui prouve que vous vous êtes mariés.

- Et toi, qu'est ce qui tu connais en matière d'amour ? S'exclama impérativement Ndingarom, mon ami, on n'est pas dans une Afrique ancienne où les parents jouent le rôle des protagonistes pour faire marier leurs enfants, mais dans une Afrique où toi, lui et moi, sommes libres de choisir la femme qu'on aime.

Avec sourire aux lèvres, Tam dit :

- C'est la raison qui prive la stabilité dans les foyers des jeunes d'aujourd'hui. Puisqu'ils se marient sans aviser leurs parents, ni se demander pourquoi se marie-t-on. Vous vous dites jeunes branchés, ouverts, mais ne savez même pas où vous allez. Au temps de nos grands-parents, jamais on ne voit une fille se marier à maintes reprises, à moins que celle-ci ait perdu son mari ; mais aujourd'hui, c'est devenu la mode : elles sont pleines à changer des concubins comme on change des habits. Dans les rues de nos villes et villages, tu peux trouver les filles de douze ans, qui sont devenues mères.

- Tu n'as pas à comparer cela à mon cas, dit Ndingarom d'un ton un peu nerveux.

- Oui mais je m'adresse à tous ceux qui se précipitent pour se marier comme toi, dit Tam.

Nerveusement, Ndingarom rétorqua :

- Je veux que vous m'aidiez à trouver une solution à mon problème et non à empirer ma crise.

- Tu es trop coléreux, c'est ce que je déteste chez toi, dit Moustafa à Ndingarom.

- Bien ! Calmez-vous les gars, dit Tam en regardant ses deux amis par tour de rôle, au lieu de discuter, expliquons-nous brièvement et explicitement ce qui te tracasse si fort.

Avant de commencer, Ndingarom fit une toux en guise de réglage de cordes vocales et jeta un regard serein à ses amis pour leur prouver sa sérénité :

- Elle est orpheline de père m'a-t-elle dit, originaire de la même région que moi. Certes, on ne peut dire que l'être humain est littéralement parfait, mais laissez-moi vous dire que j'approuve le caractère de cette fille. Il y a de cela plus d'un an qu'on s'est connu, mais je vous l'assure qu'elle ne m'a jamais montré une image détestable d'elle et surtout sa franchise et sa différence comportementale des autres filles domestiques, me condamne à ne point me séparer d'elle. Elle m'a narré toute son enfance : une enfance privée de paternité par faute de conflit agriculteurs et éleveurs. Une enfance dorée par le berceau d'une mère courageuse et combative. Après la mort de son père, c'est leur chef de village qui prenait soin d'elle et de sa mère. Pour ne pas rester indifférente face à cet acte louable du chef, sa mère entreprend de la donner au monsieur comme épouse, mais la fille s'est opposée à cette entreprise sapientielle. Dans cette perspective, la mère demeure ferme à sa décision, sans quoi, elle s'opposera aussi à ce refus par des mots maléfiques. Ainsi, elle a l'obligation d'accepter par peur d'attirer la colère de sa mère. Les amis, je suis véridique avec vous. Quand bien que je ne sois pas dans son cœur pour peser le degré de sentiment qu'elle a pour moi, laissez-moi vous dire et vous assurer avec la bouche du cœur qu'elle m'aime. Raison pour laquelle j'ai entrepris de briser cette entreprise des mères et pères qui forcent leurs filles ou fils

à se marier sans leur consentement : alors, j'ai engrossé la fille.

D'un soupir de désolation, Moustafa déclara :

- Pour le moment, mon ami, ta franchise prouve ta sérénité, mais ce n'est pas en engrossant les filles que nous briserons ces pratiques ancestrales, mais en se mariant légitimement et légalement selon le consentement de deux conjoints. Puisque actuellement, votre union n'est ni légitime, ni légale. Ni légitime pourquoi ? Parce que tu n'as rien d'elle, selon les normes juridiques, te revenant de droit ; ni légale, parce que la loi ne te donne pas le feu vert de considérer celle-ci comme ton épouse. Donc, ma contribution serait de te dire d'aller voir la mère de la fille au village et lui dire tout ce que tu ressens pour sa fille, prouve-lui que tu aimes sa fille et que tu feras son bonheur comme tout autre époux. Tu verras qu'elle lira la franchise dans tes regards et t'acceptera comme gendre.

- Comme il a dit tout ce que j'allais dire, dit Tam à son tour, tu dois faire exactement ce que Moustafa vient de dire, si réellement tu veux que la fille soit avec toi.

- Ok les amis ! Je vous ai écouté, je ferai cela, déclara Ndingarom.

Unanimement, ils furent d'accord sur le départ de Ndinga pour le village. Ensuite, ils discutèrent sur divers sujets. Cependant, un mauvais vent vint frapper Tam, lui faisant secouer tristement la tête. Ceci, sans doute, pourrait être un triste souvenir, sans quoi il n'aurait pas dû faire ce geste désolant. Ce secouement de tête étonna les deux autres qui, après leur avoir expliqué la raison de son geste, demeurèrent indifférents face à cette triste nouvelle. Cette triste nouvelle, selon Tam, aurait rapport avec le sombre souvenir de l'un de ses camarades étudiants. Ce dernier fut dramatiquement assassiné par les policiers qui, ce jour traquaient les élèves et étudiants

manifestant contre la décision prise par le ministère de l'administration du territoire et de la sécurité publique relative au port obligatoire de casque chez tous les motocyclistes. Le regretté Mating et Tam auraient fait leur entrée à la fac en même année. Comme la plupart de bacheliers ayant pour parents des paysans, ils n'auraient d'autre chance de réussir leur vie qu'à l'université, puisque l'université est un champ où l'on cultive l'insertion, l'assiduité et la volonté à travers lesquelles l'on récolte le savoir, les connaissances et la réussite. Tam, lui, fut recruté dans le département de gestion et son camarade défunt dans celui de droit. Autrefois, appelée université de Bélédjé aujourd'hui université de Ndjomna. Dit-on, cette institution était la plus grande instructrice de la plupart des leaders et gouvernants de ce pays ; elle aurait aujourd'hui, existé plus de quatre décennies ; plus de quatre décennies consumées par les années élastiques, propulsée par des formateurs étrangers ; plus d'une quarantaine d'années d'existence, mais avec de nombre dérisoire des docteurs et professeurs du terroir. Voilà, on dirait, plus d'une quarantaine de bougies allumées dont les dernières illuminent un nouvel horizon : horizon d'espoir guidé par quelques fils conscients de Bélédjé après tant d'années de trébuchement, de calvaires estudiantins et d'élasticité d'années dont les ouvriers constructeurs furent les autorités de ladite institution. Voilà après tant d'années sur la recherche d'un système coercitif d'enseignement dans ladite université, naquit, sinon jaillit la flamme de la lumière illuminant le chemin menant à la découverte d'un nouvel horizon indexant un nouveau départ, une nouvelle jeunesse cherchant à être forgée par la machine édifiante qu'est l'éducation, la conscientisation pouvant la mener à avoir non seulement l'esprit de non-violence, mais aussi aux dialogues intellectuels. « Cela dénote sans ambages la

prise de conscience dont la jeunesse fait nombre ». Allez ! La violence, place aux plumes et dialogues.

Ces étudiants, il fallait le dire, eurent fait un pas dans l'ultra modernisme même si ce modernisme ne répondait pas au goût d'un étudiant du vingt et unième siècle. Autrefois, certains de ces étudiants, faisaient des kilomètres à pieds pour aller étudier dans leurs facultés respectives et d'autres qui, Dieu merci, avaient des bicyclettes, faisaient marcher le commerce des chambres à air, car avec la canicule du soleil, il va falloir, à toutes les deux semaines, changer une chambre à air. En revanche, Dieu merci, ceux-ci eurent à leur disposition des bus leur permettant d'étudier dans des conditions plus ou moins confortables, même si quelquefois ils s'y entassèrent comme des sardines dans une boîte de conserve.

Ces bus mis à la disposition de ces étudiants commencèrent à faire l'objet d'un miroir reflétant l'image des étudiants indignes de nom. Sinon comment comprendre que celui qui est donc appelé, un jour, à être leader de ce pays, puisse adopter un comportement ci dégueulasse ? Il y en avait qui, dans ces bus, injuriaient les paisibles passants, les pauvres mères assises au bord de la route menant leurs activités quotidiennes. Certes, une université, dans la en norme, a droit à une ambiance, mais pas aussi d'une manière dégueulasse que cela. Raison qui, peut-être aurait amené les candidats au baccalauréat du centre du lycée de Youla à casser les vitres de quelques bus. Là aussi, c'était le reflet d'image d'une jeunesse somnolente. Puisque ces bus constituaient un legs pour tous y compris ces lycéens. Car, ce seraient eux les successeurs de ces étudiants considérés comme leurs aînés. Surtout ces candidats au baccalauréat qui, ignoraient qu'il leur restait juste un pas pour avoir accès

aux études supérieures et bénéficier du service que leur rendront ces bus.

Dans tous les pôles du monde, l'université est perçue comme un milieu où se rencontrent des jeunes ayant d'esprits ouverts, comme un monde éclairé d'où le slogan de celle de Béléddjé : « Noctem flammis funalia vincunt » ou « Avec les lumières de nos torches, éclairons les ténèbres ». Donc, une université doit être conçue comme un champ où l'on sème le brassage et après l'on récolte la paix. Peut-être que c'était tout cela qui aurait motivé quelques jeunes étudiants conscients de leur devoir quant au devenir de Béléddjé, à créer des staffs de conscientisation à travers différents domaines : journalistique (Campus plume) et musical (Collaret). Surtout, ce collectif artistique des étudiants, avec sa détermination, avait su, à base de la musique, conscientiser les étudiants, à indexer les enseignants véreux et ennemis des étudiants ; il avait aussi su faire appel à l'autorité lambda de s'impliquer activement à la réforme éducative afin de faire table rase aux phénomènes de la baisse de niveau et la prolifération des enseignants non qualifiés. Sinon, comment comprendre que dans un si large territoire, on ne pouvait compter plus de dix éminents professeurs ? Alors qu'ailleurs, on pouvait en compter plus d'une centaine.

Voulant reprocher tous les étudiants par rapport aux injures dont lui avait infligé un jour, un étudiant dans un bus, Ndingarom dit :

- Dès lors qu'ils ont mis à votre disposition les bus, vos comportements sont devenus de plus en plus déplaisants. Quand bien que je n'aie pu pousser très loin mes études, je sais au moins que la charité bien ordonnée commence par soi-même. Vous êtes appelé un jour à diriger ce pays, donc vous devez montrer un comportement exemplaire

aux autres citoyens, mais pas les pousser à devenir vos ennemies, ni les pousser à dénigrer l'image intégriste de nos ancêtres. Puisque, partout dans le monde, l'étudiant est l'ami intime du citoyen. Tout comme votre recteur, j'encourage verbalement ce collectif des musiciens étudiants qui a chanté pour dénoncer et critiquer ces comportements indignes que vous adoptiez. Surtout leur premier morceau intitulé « autour du feu ». Ce titre, déjà me dit beaucoup de choses, me rappelant les nuits de ma tendre enfance auprès de mon grand-père autour du feu, me berçant avec ses belles paroles et contes. Ce que vous, étudiants vous oubliez, beaucoup manque leur vraie existence, pour la bonne et simple raison qu'elles se sont trompées des voies qui ne cadrent pas avec leur être premier. Alors, comme l'a dit Senne à propos de ceux qui s'égarent : « Il faut éviter de s'engager dans une voie qui est interdite ».

- Je te comprends, dit Tam, notre physique émane de notre comportement originel. Si je te paraphrase cette assertion philosophique, c'est pour t'amener à comprendre que chacun est issu d'une famille qui l'a conçu et édifié. Chacun se caractérise à travers l'éducation de base que lui inflige sa famille, son entourage. Dans cette perspective, il y en a qui sont bien éduqués et il y en a même qui deviennent otages de la société corrompue et changent précocement leurs bonnes habitudes au détriment de suivisme. Pose-toi d'abord la question de savoir : est-ce que ces étudiants sont les seuls responsables de ce système bancal ? Cette interrogation, même l'homme de la rue pourrait t'en donner une réponse. Cela a été depuis toujours comme ça comme quoi « Le poisson pourrit toujours par la tête ». L'arcane de cela réside au royaume de la pourriture administrative où l'affinité et la corruption deviennent princesses, la démagogie devient

reine, démeritant devient roi et méritant devient serviteur. Cela a été toujours comme ça et dans tous les pays de Manga¹. Le boss ne fait jamais étudier son enfant au bled : il l'envoie étudier chez les Nassara pour finir vite et revenir le remplacer à son poste ministériel ou dégetorial². Leur chanson quotidienne était : « Retardons au maximum ces enfants des paysans et remettons leurs bourses à nos enfants ». Et de l'autre côté, les étudiants se serrent les reins. Malgré les difficultés, ils se maintiennent avec une ceinture tenant leur leitmotiv autrichien : « On fait avec », mais à quand diront-ils « On ne fait pas avec quand ça ne répond pas aux normes » ? D'ailleurs, ils savent très bien que personne ne viendra d'ailleurs pour dire cela à leur place ni ceux du coucher du soleil ni ceux du lever du soleil. Peut-être, judicieusement, toi, lui et ceux qui détiennent leurs plumes, la griffonnant sur du papier dont un lecteur parviendra à consulter un jour. Certains ont même déjà commencé à le dire : ceux du « campus plume » par exemple. Si seulement toi et lui, vous prôniez la solidarité en bannissant les idées cyniques et divisionnistes, vous parviendrez à donner l'espoir à ceux qui espèrent étudier dans la tranquillité, mais se heurtent à la complication sempiternelle de l'université. En lisant ce qu'ils écrivent, certains diront en leur for intérieur, que ce n'est qu'un écrit, mais il leur sera judicieux de savoir que « l'écriture est une parole couchée sur du papier ». Même s'ils en doutent, ils ne sont quand même pas sans savoir que la couleur de leur peau est aujourd'hui valorisée par le biais des écrits de ceux dont il conviendrait d'appeler les défenseurs de tous les Noirs résidant dans les coins du monde.

¹ Manga : mot qui désigne le Sahel en ngambaye.

² Degetorial : jargon qui exprime ce qui provient du « DG » Directeur Général.

En les observant attentivement, Moustafa dit :

- Il n'y a pas de raison que vous accusiez les uns et laissiez les autres. Les autres ici, je fais allusion aux enseignants qui se rivalisent avec leurs étudiants à cause de la rondeur et la beauté subliminale de leurs étudiantes. Ceux-ci, pour attraper facilement leur proie, prônent la NST, c'est-à-dire la Note Sexuellement Transmissible. Quelquefois, ce sont des étudiants fictifs, portant la robe estudiantine, qui sont la cause de certains désordres au sein de votre université. Certains donnent leur raison que ce ne sont que des taquineries pour dissimuler leur colère née de mauvaises notes obtenues en salle.

Ndingarom l'intercepta d'un ton autoritaire et dit :

- Arrête ! Est-ce qu'injurier les paisibles passants est la solution ? Parmi ceux-ci, il y en a, comme l'a dit Moustafa, qui sont des vrais étudiants et il y en a qui sont des profito-situationnistes¹, qui salissent les vraies images des étudiants.

- Sur ce point, dit Tam, je suis d'accord avec toi, peut-être que tu ne m'as pas bien compris. J'ai été bien précis en disant « certains ».

- D'accord ! Je te comprends, répliqua Ndingarom, d'ailleurs, je ne suis pas à la hauteur de mener un tel débat. Il est temps de m'en aller, car j'ai laissé la fille avec sa cousine, on ne sait jamais, peut-être que sa cousine aurait des courses à faire.

Il se leva et tendit la main à Tam pour la salutation mais celui-ci en profita pour se lever :

- Laisse-moi t'accompagner quelques pas. Chez nous on dit que quand un étranger vient chez toi, tu dois absolument l'accompagner, sans quoi, celui-ci repartira avec une partie de ta chance.

¹ *Profito-situationniste : celui qui profite de la situation pour ses intérêts personnels.*

- Mensonge ! Dit Moustafa en souriant, c'est une croyance animiste.
- Ah ! Fit Tam, l'animisme est notre religion originelle qui, aujourd'hui est partiellement englouti par le christianisme et l'islam.
- Chez nous musulmans, quand on accompagne un visiteur, c'est juste pour signifier à ce dernier qu'on aime sa visite, affirma religieusement Moustafa.
- Il m'arrive où je crois aux pareilles superstitions mon ami. Aujourd'hui, des milliers des jeunes africains en l'occurrence ceux de Bélédjé ignorent certaines réalités de leur continent au détriment des bourratifs Occidentaux. Toutefois, ces réalités reflètent l'identité des Africains que nous sommes, c'est-à-dire, ce, qu'étaient nos ancêtres. Oh ! J'en veux à la modernité avec ses corollaires ; elle est venue arracher tout à la tradition africaine comme un épervier qui arrache le poussin d'une poule.
- D'un sourire comique, Moustafa renchérit :
- Mon ami, il ne te reste qu'à créer une école de philosophie africaine. Mais ne nous embarque pas dans tes cours universitaires. Je dois aussi rentrer.
- Dans ce cas on fait route ensemble ? Lui demanda Ndingarom.
- Tam les laissa et rebroussa chemin après avoir fait une centaine de mètres avec eux.

IX

La sirène de l'ambulance prit d'assaut tous les coins environnants, son écho sonore redondait aux oreilles de tout être se tenant non loin de son passage. Tout engin, n'importe lequel céda le passage à cette ambulance recommandée par un retentissement qui, ayant pour simple demande « Urgence ».

Dans le véhicule, deux filles et deux ambulanciers tinrent à sécuriser la moindre gymnastique de la malade : allongée, tout autour de son rein et à chacun de ses muscles, les ceintures y étaient attachées pour stabiliser ses moindres mouvements. Elle était toute inanimée, sauf sa respiration prouvait qu'elle était encore en vie.

L'une d'entre les deux filles marmonna à l'oreille de l'autre :

- Que dirons-nous à sa mère au cas où ça prend une mauvaise tournure ?
- N'évoque pas d'idées pessimistes, tout ira bien une fois à l'hôpital, murmura l'autre fille.
- Je n'espère pas, répliqua l'autre fille, car on aurait dû l'amener trois jours plus tôt.

Arrivée à la porte de l'hôpital des « Génitrices et des Mômes », l'ambulance se stoppa. D'habitude, une telle urgence ne s'attendait guère, mais ce jour, le vigile chargé de la sécurité portière avait effectué un petit déplacement : pourtant c'était illogique. Après multiklaxons, on vit une personne avec une course athlétique s'approcher du portail : c'était le vigile. Vite fait, il ouvrit la grille et l'ambulance prit son beau chemin

où elle s'arrêta devant une salle où s'était écrit « Bloc opératoire », là, deux autres infirmiers habillés en blouse verte vinrent à l'encontre de l'ambulance avec un brancard. Vite, ils ouvrirent l'arrière portière de l'engin, prirent professionnellement la malade dont le corps était entièrement imbibé de sang et la déposa sur le brancard.

- Apparemment elle a perdu assez de sang, dit l'un des infirmiers.

Ils l'amènèrent aux pavillons d'urgence. Ce fut le tour des sages-femmes de prendre le soin de ladite malade.

- Où est son carnet ? Demanda l'une des sages-femmes aux deux filles.

- Tellement que nous sommes pressées, nous n'avons pas eu le temps de prendre son carnet, répondit l'une des filles.

Après une longue consultation, lesdites sages-femmes entourées des stagiaires comprirent la gravité malade de cette innocente victime de l'ignorance des jeunes.

- Elle a voulu avorter, mais l'opération a connu un échec, dit la sage-femme à ses stagiaires moins expérimentées, puis continua en se tournant vers les deux filles de l'autre côté du rideau, votre sœur a perdu beaucoup de sang, d'ailleurs, où est son mari ?

- Il n'est pas au courant de tout ce qui s'est passé, répondit la fille la plus âgée, la cousine de Mamadjibeye.

- Et vous, n'étiez-vous pas aussi au courant de tout ce qui s'est passé ? Leur demanda la sage-femme.

- Non, mais...

- Mais quoi ? Lui demanda la sage-femme.

Toute grelottante et envahie par la peur, l'une des filles démentit tous ces mensonges en avouant tout.

Tout ébahie et déconcertée, la sage-femme sortit de la salle, sans mot et se dirigea vers son bureau. Elle appela le docteur chef de service sur son téléphone fixe :

- Allô ! Allô Docteur ! Il y a un cas très sérieux à la maternité, nous demandons votre présence.

- D'accord j'arrive, répondit-il tout court.

Quelques minutes plus tard ledit docteur arriva. Il fit une observation professionnelle, comprit la cause de cette maladie et demanda à la sage-femme :

- Où sont ses parents ?

- Ces deux filles là-bas qui l'ont amenée et m'ont fait savoir qu'elles n'ont signalé à personne depuis le premier jour de cela, dit la sage-femme et continua tout en montrant de doigt la cousine de Mamadjibeye, le commanditaire dudit avortement, celle là-bas en t-shirt jaune a dit « Croyant que tout ira bien, j'ai jugé inutile de signaler à qui que ce soit ».

- Faites les venir dans mon bureau, prenez le numéro de téléphone du mari de la malade et dites-lui de venir urgemment, dit le Docteur.

- D'accord Docteur, dit la sage-femme.

Elles arrivèrent quelques minutes plus tard dans le bureau du Docteur. La sage-femme, quant à elle, composa le numéro de Ndingarom qui, heureusement travaillait non loin dudit hôpital, lui fit savoir, de se présenter urgemment à l'hôpital des Génitrices et Mômes. Après cela, elle les rejoignit au bureau du docteur. Elle s'installa sur une chaise en face du bureau de son chef et les deux filles se tinrent debout à sa droite en face du docteur. La sage-femme narra le récit conforme à ce qui a été décrit.

La cousine de Mamadjibeye voulut parler mais net, elle fut interrompue par le docteur. Celui-ci fit semblant de se lever et d'un détour de syncope, il envoya

une gifle musclée à celle-ci. Cette gifle l'envoya jusqu'à cogner la tête contre le mur.

- De tes propres mains, tu as tué ta cousine et son bébé, dit nerveusement le docteur. C'est l'équivalent de l'assassinat de deux personnes et c'est passible de lourde peine, dit nerveusement le Docteur.

- Pardon docteur, je ne savais pas que ça allait prendre une telle ampleur, dit-elle en pleurnichant.

- Que lui avez-vous donné ? S'interrogea le Docteur.

- Nous lui avons bouilli quelques racines traditionnelles dont elle a bu, répondit la fille.

- Qui vous a appris cela ? Leur demanda encore le docteur.

Ne voulant pas répondre, les deux filles demeurèrent bouche bée un moment, mais le docteur les menaça de dire la vérité sans quoi elles purgeront leurs peines en prison. Soudain, la moins douée en la matière déclara pour se désengager en soulevant l'index de la main droite vers le ciel :

- Allah walai¹ docteur, moi je ne sais rien de tout ça, sinon c'est elle qui a prescrit tout ça à ma cousine. D'ailleurs, pour ce traitement-là, c'est pour ma première fois d'entendre parler. Elle m'a appelée du moment où ça commençait à aller mal. Malgré ça j'ai voulu prévenir les autres mais elle m'en a défendue jusqu'à ce matin où j'en avais parlé à leurs voisins. C'est ainsi que l'un d'entre eux a appelé l'ambulance.

Comme du tonnerre, le docteur gronda d'une voix sismique :

- Merde ! Tu ne vas pas répondre à ma question ? Qui t'a appris à faire cela ?

Tout tremblant, celle-ci dit :

¹ Allah walai : un serment en arabe tchadien signifiant « Au nom de Dieu ».

- L'année dernière, j'ai été victime de viol par deux messieurs inconnus quand je revenais du travail, tard la nuit non loin du pont Tchaga ; suite à ça, j'étais engrossée. Ainsi, le manque de moyen financier et la crainte de mettre au monde un enfant farak¹ m'ont convaincue d'avorter. Alors, je me suis confiée à une tante revenue de Gara et c'est elle qui m'a prescrit ces produits traditionnels.

- Et ta tante, où est-elle actuellement ? Lui demanda la sage-femme.

- Elle est morte il y a de cela trois mois. Répondit la fille.

- De même, elle purgera aussi sa peine en enfer pour avoir formé les gens à tuer des pauvres innocents, dit amèrement la sage-femme.

Tout à coup, ils entendirent quelqu'un toquer à la porte, ils permirent à la personne d'entrer. Là, entra une stagiaire habillée également en blouse blanche. Cette dernière dit :

- Excusez-moi docteur, il y a un jeune homme qui dit être appelé urgemment ici à l'hôpital par un docteur.

- Faites-le entrer, dit le docteur.

À l'entrée, le garçon fut étonné de voir ses belles-sœurs ici à l'hôpital. Tout de suite, il comprit partiellement la quintessence de cette convocation. Pour corrompre son étonnement, le Docteur l'invita à s'asseoir :

- Prenez place, s'il vous plaît.

Il vint s'asseoir sur une chaise d'en face du Docteur et à gauche de l'infirmière. Primordialement, le docteur lui demanda :

- Comment pourrais-je vous appeler jeune homme ?

- Je m'appelle Ndingarom, répondit-il simplement.

¹ Farak : un mot en arabe tchadien désignant un bâtard ou une personne ignorant son géniteur.

- C'est bien vous le mari de la fille nommée Mamadjibeye ? Lui demanda encore le Docteur.

- Oui Monsieur, répondit-il.

- D'accord, fit le Docteur, votre femme vit une souffrance très critique, mais garde ta quiétude, car, nous ferons de notre mieux pour que les choses aillent mieux. Regarde ces deux filles. Les connais-tu ?

- Oui, elles sont les cousines de ma femme, répondit-il.

En observant méchamment les deux filles, le Docteur déclara :

- Elles ont poussé votre femme à faire un avortement, mais l'avortement a échoué et malheureusement, cet acte a ôté la vie de l'enfant dans l'enceinte de sa mère depuis plus de vingt-quatre heures. Donc, c'est tout simplement pour te dire qu'on doit procéder à une opération afin de faire sortir l'enfant et sauver la mère.

Cette phrase du Docteur changea du coup la respiration de Ndingarom. On dirait une bombe venait d'exploser en son for intérieur. Comme étant un garçon, il parvint à se contenir pour parler au Docteur.

- Docteur, pouvez-vous me permettre d'aller la voir ?

- Sans problème, dit le Docteur, mais ça ne changera rien, puisqu'elle ne pourra pas te parler.

Au chevet de Mamadjibeye, sa main dans la sienne, Ndingarom ne put contenir ses larmes et les laissa couler tout le long de ses joues. Il n'eut guère besoin de la quitter d'un pas, mais l'infirmière vint, posa sa main sur son épaule et lui apaisa le cœur en ces termes :

- Jeune homme, arme-toi d'audace, tout ira bien.

Il sortit de la salle et s'assit sur une des chaises réservées aux visiteurs, à côté de ses belles-sœurs. Tête baissée entre les deux mains, apparemment en plein souci, il n'eut aucun courage de soulever la tête une seconde pour parler à ses belles-sœurs d'à côté. Elles de leur côté,

confuses, chacune dans son monde d'idées pour enfin, sortir indemne dans cette situation macabre.

Dans la salle d'opération, les va-et-vient s'intensifièrent. Les blouses blanches et vertes s'entremêlèrent dans ladite salle. Au chevet de chaque malade se trouvait un groupe de sages-femmes, soit pour faire accoucher par la voie normale soit à la césarienne dans le bloc opératoire. Cette dernière concerne beaucoup plus l'accouchement compliqué, la plupart en sont les filles moins âgées dont les bassins sont moins développés pour pouvoir pousser et faire sortir facilement le bébé.

Main sous le menton, le docteur fut interrompu par une réflexion très profonde l'empêchant de remplir son registre journalier. Regard stagnant, figé les placards de la salle, pensant à cette fille, victime d'avortement qui, certainement, au bout de quelques heures ne sera plus de ce monde dû à l'ignorance qui prend en otage la plupart des jeunes filles de son pays. Pour lui, si seulement il avait le pouvoir d'insérer à tous les jeunes ce savoir, il dira : « la femme peut, bien sûr, décider de toute liberté, si elle veut avoir une vie sexuelle ; mais par respect de sa personne, elle doit exercer la maîtrise de son corps avant de s'y donner. Une fois que l'enfant est conçu, même s'il est encore au stade de zygote, la décision de tuer ou de laisser vivre l'enfant dépend de la société qui le conçoit et cela ne concerne pas seulement que la mère : la décision viendra d'abord de l'enfant dont l'avis est impossible d'être demandé. Même si la mère de l'enfant a parfaitement le droit de disposer son propre corps, l'enfant en dispose, lui aussi d'un droit absolu. Également du point de vue biologique, le fœtus n'est pas un appendice du corps maternel, bien que l'enfant soit nourri et logé par lui, il est totalement distinct. Son patrimoine génétique est différent et fabrique

son propre sang qui n'entre jamais en contact direct avec celui de sa mère. Il lui arrive quelquefois de tomber malade, de mourir, alors que la mère peut être en bonne santé. Au début, l'enfant est un embryon mais en phase de développement et que l'avortement vient tuer, à partir de là, il est légitime de savoir où vont les âmes de ces petits êtres innocents ? Même l'article six du texte de la convention internationale de droit de l'enfant, adopté par l'organisation des Nations-Unies, le 20 novembre 1989 prouve que tous les États condamnent l'avortement en ces termes : « Les États reconnaissent que tout enfant a droit inhérent à la vie, les États assurent dans toute la mesure du possible la survie et le développement de l'enfant »

Subitement il fut interrompu par l'entrée inattendue de la sage-femme avec un air mélancolique :

- Excusez-moi, monsieur, pour le cas d'avortement, on a pu sortir l'enfant mais la mère a connu une hémorragie outrancière dont on n'a pas pu stopper, par la suite, son cœur a cessé de battre, on a essayé la réanimation mais cela n'a pas marché.

- Je savais, dit le Docteur, que cette fille ne s'en sortira pas. Va m'appeler son mari et les deux filles. Surtout, ne leur dis rien.

Quelques minutes plus tard, Ndingarom, le nouveau veuf et père de l'enfant défunt apparut dans le bureau du Docteur.

— Prenez place s'il vous plaît, dit le Docteur en lui montrant l'accessoire.

Quant aux deux filles, elles se plantèrent à côté de la porte. Ndingarom s'assit sur la chaise en face du Docteur tout en lisant dans les yeux de celui-ci et comprit qu'une fois de plus, le malheur vint frapper sa vie.

- Jeune homme, je suis vraiment désolé, on a fait tout ce qu'il fallait faire mais... S'exclama lamentablement le Docteur sans pouvoir terminer sa phrase.

Cette conjonction de coordination "MAIS" lui clarifia que sa femme et son fils ne sont plus de ce monde. En mordant la lèvre inférieure et secouant la tête, Ndingarom ne put empêcher ses larmes de couler.

- Sincèrement, je suis désolé mon petit, elles l'ont amenée trop tard. Elles devaient, en principe l'amener un jour plus tôt après le jour de tentative d'avortement, puisqu'une femme qui, volontairement ou involontairement, a pratiqué un avortement médicamenteux ou non, doit nécessairement consulter un médecin ou un hôpital pour recevoir des soins complémentaires en sorte de curetage. Tout de même, je vais vous accompagner à la morgue, mais avant cela, prévenez ses parents, dit gentiment le Docteur.

Il ne reçut aucun mot de la part de Ndingarom qui, englobé par la compassion ne put ouvrir les lèvres. Pour calmer sa compassion, le Docteur reprit :

- Je comprends ce que tu ressens, j'agisrais aussi de la sorte si j'étais à ta place, mais en ce moment précis tu dois t'armer de courage.

Le Docteur appela l'ambulance pour amener le corps à la morgue en attendant les proches de la fille. Ndingarom appela de partout pour informer ce qui vient de se passer : il appela d'abord sa mère et son père pour les informer de la situation ; il informa ses oncles résidant dans ladite ville ; ensuite, il fit savoir à ses amis les plus proches.

D'un moment à l'autre, son oncle maternel le plus proche arriva à la morgue. Les proches de Mamadjibeye, eux, de leur côté arrivèrent aussitôt. Un différend, sans

doute, surgira d'un moment à l'autre : leur arrivée, déjà supprimant la salutation le prouvait.

- Hey ! Lança furieusement l'un des oncles paternels de Mamadjibeye en indexant Ndingarom, dis-nous, qu'est-ce que tu as fait à notre fille ? Dis-nous la vérité, sinon, tu vas la rejoindre tout de suite.

Gentiment, Ndingarom répondit :

- Je ne suis au courant de rien, monsieur. C'est quand elles sont déjà à l'hôpital qu'on m'a appelé et entre-temps elle a perdu beaucoup de sang et ne pouvait plus parler. Même moi, je n'ai pas eu la chance d'entendre un mot de sa bouche jusqu'à la dernière minute. Alors, demandez à ces deux filles, elles sauront mieux vous expliquer que moi parce que ce sont elles qui l'ont amenée à l'hôpital.

Ainsi, le monsieur se tourna vers les deux filles et leur demanda :

- Dites-nous, qu'est-ce qui est arrivé concrètement ?

D'un mensonge fondé, Tabaye déclara :

- Ce matin, en allant au travail, Tapita et moi avons décidé de passer par chez Mamadjibeye, puisqu'il y a longtemps on ne s'est pas vu. Quand nous arrivées chez elle, on l'a trouvée gisant sur le sol, imbibée de sang. Toutes effrayées, nous avons appelé ses voisins pour nous aider à l'amener à l'hôpital. Là, ils ont appelé une ambulance qui, après nous a transporté à l'hôpital. Là-bas le Docteur nous a dit qu'elle a essayé de faire un avortement et que cela a connu un échec. Suite à ça, l'enfant est mort dans son ventre et le pis en est qu'elle a perdu beaucoup de sang : c'est à cette raison qu'elle n'a pas survécu.

Ndingarom voulut démentir ce mensonge, mais net, il fut interrompu par le geste agressif du monsieur qui, par un saut animalier, bondit sur Ndingarom, le saisit par le col de sa chemise et commença à lui donner les

coups de poing. Les oncles de ce dernier, eux, de leur côté intervinrent pour arracher leur neveu de la main de ce monsieur, à cet instant naquit une bagarre entre les deux familles. Il a fallu l'intervention policière pour dissuader ces deux groupes bagarreurs. Les parents de Mamadjibeye, pour eux, ce serait Ndingarom qui aurait poussé leur nièce à faire l'avortement. Pourtant, c'était le contraire sous le dévoilement de la réalité. Du coup, ils promirent vengeance à Ndingarom. En attendant le jour des obsèques, chaque famille alla s'attrister chez soi. Elles resteront jusqu'au jour de l'arrivée des parents biologiques de la défunte.

X

D'appel en appel, message par message, comme à la coutume de vie moderne des Bélédjois, la nouvelle s'éparpilla à travers tous les quartiers de la ville voire jusqu'au fond des villages.

Au village, on entendit de partout les pleurs, des cris de détresse, de lamentation... Dans la concession du vieil Abdoul, les femmes vinrent de partout, s'installèrent tout autour de la mère éplorée : visages attristés, larmes tout le long des joues, les mains vinrent de tous les côtés se poser sur l'épaule de la mère endeuillée en guise de consolation. Cette dernière, ne pouvait employer un mot, car, elle était tombée en syncope dès la première réception de nouvelle. Il avait fallu verser des seaux d'eau sur elle avant qu'elle n'eût retrouvé sa respiration normale. Les hommes, de leur côté, visages remplis de tristesse, de pitié, étaient assis sous le grand manguier situé devant la concession du vieil Abdoul. Le vieux, assis sur la natte faite de feuilles de rônier, observait tristement, on dirait ceux d'en face de lui, mais ce n'était pas le cas, car il était en contact avec le néant en se demandant en son for intérieur « pourquoi ce changement ? Jadis, c'étaient les vieux qui mouraient avant les jeunes, mais aujourd'hui, où en est-on ? ». De ce regard stagnant, naissaient des multiples interrogations. Au bout d'un moment, il se ressaisit et répondit cordialement aux salutations de toutes les personnes venues lui présenter leurs condoléances. Vu qu'il y eut assez de monde, il appela un jeune garçon lui chargeant d'aller informer le chef de village qui, ayant

aussi reçu la nouvelle, s'apprêtait à venir. Bien qu'étant jeune, mais à son arrivée, comme le respect l'exige, on lui céda une chaise sur laquelle il s'assit. Main sous le menton, il observa d'une manière pensive son entourage un moment avant de se lever et aller serrer la main du vieil Abdoul en guise de compassion. Hormis ce dernier, il n'y eut personne de paternel de Mamadjibeye au village que l'on puisse considérer de plus que le vieil Abdoul : on le considérait, depuis la mort du père biologique de Mamadjibeye, comme le père adoptif de cette dernière. Le jeune chef regagna sa place après quelques échanges de mots d'intrépidité.

Le vieux se leva, fit une toux et dit :

- Mes frères, mes enfants, mes petits-fils dans le sang des ancêtres, je vous salue. Une fois de plus le malheur vient frapper notre village en arrachant l'une de ses branches valides. C'est vrai que certains d'entre nous diront que ce n'est qu'une fille. Mais à l'instar de toutes les filles de ce village, elle a activement contribué à l'avancement de celui-ci : elle écrivait et lisait nos lettres, c'est elle la traductrice lorsque tel ou tel organisme vient dans ce village. Ce nom Mamadjibeye ne lui a pas été baptisé pour le plaisir, mais c'est pour donner de la force à ces fils et filles dont l'espoir a tari de croire à un lendemain meilleur. Aujourd'hui, elle n'est plus de ce monde, et, nous ignorons la cause de cette mort prématurée. Tout de même c'est la volonté de Dieu. Pour l'instant, tout ce que nous devons faire, c'est de chercher voies et moyens pour ramener notre fille se reposer auprès de ses ancêtres. Je ne peux finir mes mots, je laisse la parole à quiconque, qui veut donner des suggestions. Merci.

Un notable, subitement, se leva et s'exclama :

- Nous sommes ici pour un cas bien spécifique et non dans une conférence où chacun doit donner son point de

vue. Alors, pour ne pas courir derrière le temps, nous donnons la parole à notre jeune chef qui, sûrement aurait quelque chose à dire.

Celui-ci se leva, retroussa les manches de son grand boubou, souleva les deux mains, poignées ouvertes et dit :

- Pères, frères et fils, je vous salue avec la voix du cœur. Je nous remercie une fois de plus pour cette solidarité que nous communions les uns les autres, cela montre à suffisance que nous respectons la manière de vie de nos ancêtres : celui de ne jamais rester indifférent face aux malheurs des autres. Bâ Abdoul vient de dire une chose de très important une chose qui, sans doute, bourdonnera dans la tête de chacun d'entre nous ici, l'appelant à se poser des questions comme ; pourquoi, de plus en plus, notre village perd ses mains valides et somnole tant ? S'il faut donner une réponse, je dirai que c'est nous jeunes, qui sommes la cause de ces phénomènes et c'est nous-même le somnifère de notre village. À travers notre amour d'exotisme rendons spleenétiques nos campagnes. Parce que nous rêvons qu'à d'autres cieux en abandonnant nos villages respectifs comme quelque chose que nous n'aimons pas. Il a dit aussi de chercher à ramener notre regrettée sœur se reposer auprès de ses ancêtres. Certes, c'est une bonne chose, mais permettez-moi de dire quelque chose.

Il demeura silencieux quelques secondes et le vieil Abdoul dit :

- Nous t'écoutons mon fils, dis-nous ce que tu as dans le cœur. Qui dit que toutes paroles sorties de la bouche d'un vieux sont sensés ?

- Merci bien, dit-il, j'aimerais, moi aussi, voir ma chère regrettée pour la dernière fois comme le veut Bâ Abdoul, mais la première des questions qui, sans doute doit

trotter sur nos lèvres est : vu les difficultés dont nous traversons aujourd'hui, avons-nous des moyens conséquents pour réaliser ce projet ? Moi personnellement, je n'y pense pas. Ceux qui, parmi nous ici, ont vécu un peu à Ndjomna sauront vous le dire mieux que moi. La vie est dure là-bas, même l'eau qui est le don gratuit de Dieu, les gens en achètent. Alors, « L'Homme est né poussière et repartira poussière », ici comme là-bas, nous finirons par enterrer notre sœur sous la terre. Ce n'est pas en ramenant le corps ici que nous ressusciterons notre sœur. Alors, j'aimerais, par votre indulgence, qu'elle soit enterrée là-bas, par conséquent, nous délèguons quelques-uns pour aller nous représenter aux obsèques.

Le silence envahit entièrement la foule, on vit quelques-uns secouer la tête en signe d'approbation. Au milieu de la foule, on vit une main se tendre verticalement : une personne demanda la parole.

- Vas-y, dis ce que tu as à dire, lui dit le chef.

- Merci de m'avoir donné la parole, renchérit-il, avant tout, je tiens à saluer tout le monde ici présent. Aujourd'hui, notre fille n'est plus. Sachez que c'est la volonté de Dieu, car ses décisions sont inéluctables. Je n'ai pas beaucoup à dire, je voudrais juste approuver la proposition de notre chef. Alors, s'il y en a qui l'approuve comme moi, ne perdons pas de temps et tout de suite délèguons ceux-là qui peuvent nous représenter lors de l'inhumation, c'est tout. Merci, j'ai fini.

Ainsi, toute la foule donna son approbation, elle comprit que trouver un moyen de transport en ville jusqu'au village, serait, sans doute, un parcours du guerrier. Puisqu'un village qui, n'ayant pas des fils bien assis, riches ou intellectuels possédant des correspondances, ne pourrait réaliser ce qu'avait voulu le

vieil Abdoul et cela résume la nécessité aux villageois d'envoyer leurs fils à l'école des Blancs afin de parvenir à les soutenir dans des pareilles circonstances. Si seulement ce village regorgeait assez de fils intellectuels ou fonctionnaires d'État, le vieil Abdoul serait satisfait de ses désirs. Ces désirs qui animent non seulement le vieil Abdoul mais tant d'autres sages et jeunes qui, aimeraient bien voir les siens qui mouraient sur la terre étrangère, d'être enterrés auprès de leurs ancêtres.

- D'accord mes enfants, dit le vieux, j'ai compris votre préoccupation et j'en suis persuadé. Donc faisons comme il se le doit.

Unaniment, l'accord fut signé. Comme à la coutume, le jeune chef envoya son porte-parole chargé de la communication, passer le message aux femmes. Ce prétendu porte-parole se leva et se dirigea vers les femmes, accompagné de deux bons hommes considérés comme protecteurs, ils se postèrent à une dizaine de mètres d'elles, là, le porte-parole souleva les bras, poignets ouverts, demandant la cessation de ce bruit installé par les pleurs, cris et chants funèbres que les femmes cantatrices entonnèrent. Les bruits s'étaient tus, mais certaines emportées par la douleur ne purent se contenir. Le monsieur entama en ce terme :

- Mères, sœurs et filles, je sais ce que vous ressentez, je vois en vous une douleur très profonde vous accabler, nous ressentons aussi cela, mais nous ne pouvons rien contre la volonté de Dieu. Ce n'est pas en versant assez de larmes que nous ferons revenir notre Mamadjibeye en vie. Prions plutôt pour que son âme ait une paix éternelle. Alors, écoutez bien ceci. Les hommes m'ont envoyé vers vous pour vous faire part de ce qui a été décidé. Nous devons, en principe, amener le corps de notre sœur ici sur sa terre natale et enterrer, mais vu les difficultés que nous

traversons, il est convenu de désigner deux femmes et deux hommes pour aller à Ndjomna représenter le village lors de l'inhumation. Alors nous avons désigné sa mère et sa tante Loumta. Mais, comment faire pour effectuer ce voyage ? Notamment, c'est à travers nos habituelles entraides qui consistent à cotiser afin d'aider les frères étant dans la nécessité.

Lorsqu'elles entendirent cette dernière phrase, les plus âgées désignèrent une fille qui prit une calebasse et se tint debout en face d'elles. Une autre fille entonna une chanson catholique réservée uniquement aux offrandes dans les églises :

Inga né dji't seigne

Awné seigne ad Allah

Enh ba ro Allah lélé da

Akari maré do't tô

La chanson dit : « si tu trouves un peu, apporte une partie à Dieu, ainsi, il sera content et te quintuplera » Sur le pas de la chanson rythmée de la calebasse renversée dans une bassine remplie d'eau qu'on frappait à l'aide d'une tapette, chacune, en se levant, détacha le bout de son pagne et vint verser ce peu qu'elle avait dans la calebasse.

Ainsi finit la collecte chez les femmes, la chanteuse derrière la teneuse de la calebasse, avec la même chanson se dirigèrent vers la place des hommes. De leur côté, les mains entrèrent dans les poches : jetons et billets furent déposés. La fin de la collecte fit l'effectif d'une trentaine de mille francs après la comptabilité.

Malgré l'incursion du modernisme dans la vie de ces villageois, l'esprit de solidarité ne les quitta guère. Cette cotisation atteignit le tiers du besoin. Comme d'habitude, c'est au chef de compléter le reste en tant que garant de la quiétude sociale.

Ils désignèrent deux oncles paternels de Mamadjibeye, sa mère et sa tante Loumta. Le petit frère de Dianmbaye se leva et s'exclama :

- J'accompagnerai ma grande sœur, car c'est illogique qu'elle parte sans un de ses frères. Je paierai moi-même le frais de mon transport.

- Et ton retour, qui s'en chargera ? Lança quelqu'un dans la foule.

- Pour son retour, il n'y en aura pas de problème, car ceux qui sont chargés d'organiser les cérémonies funèbres s'en chargeront, lança un autre monsieur dans la foule.

Une femme s'exclama de son côté :

- Si c'est le cas, moi aussi, j'irai avec mon propre frais de transport.

Une autre dit la même chose, un autre monsieur et à la fin, ils atteignirent une dizaine.

- Écoutez-moi tous, s'exclama nerveusement le chef, êtes-vous sûrs de ce qui se passe là-bas ? L'argent que vous voulez partir avec là, donnez-nous ici, ça nous permettra d'accueillir les frères des villages voisins qui viendront nous présenter leurs condoléances et si vous ne voulez pas garder votre argent, car notre décision est prise. Nous acceptons uniquement Dingo d'accompagner sa sœur. Nous allons nous recueillir ici au village jusqu'à leur retour. Ça ne sert à rien d'aller en masse et constituer une surcharge sur ceux de là-bas. Et vous, continua-il en se tournant vers ceux dont on avait désigné pour le départ, préparez-vous à quitter dès maintenant. L'enfant va vous amener à Houba en charrette. De là-bas, vous prendrez le bus pour Ndjomna. Recueillez toutes les informations fiables sur la cause de la mort de notre sœur. Alors dès maintenant je vais leur signaler que vous êtes déjà en route.

Il sortit son téléphone portable de la poche, composa le numéro et leur informa le départ de ceux qui étaient désignés.

EDITIONS TOUMAI

XI

Déjà quarante-sept heures, heure pour heure que la candide Mamadjibeye n'existait plus dans le monde réel ; monde englobé de cruauté humaine où chacun se voyait important en face de l'autre ; monde où les vertueux cédèrent place aux vicieux comme, partout en Afrique, la paix céda place à la guerre. De partout, des questions trottinèrent aux lèvres : où va ce monde ?

Les bâches furent attachées à la devanture de chez l'oncle paternel de la défunte. Ces bâches permettraient d'avoir de l'ombre assez dense sous laquelle ceux venus présenter leurs condoléances à la famille endeuillée s'y installeront. Puisqu'à Ndjomna, il y eut manque cruel d'arbres permettant les ombres.

Les parents et amis venaient un à un à la place pour rendre un dernier hommage à la disparue dont la dépouille était encore à la morgue. Dix heures passées, une délégation fut choisie pour ramener le corps de la morgue. Le groupe d'une dizaine de personnes monta dans une Toyota de marque Hilux. Vers la direction de la morgue, le véhicule était suivi d'une dizaine de motos, remorquant chacune deux personnes.

Il était onze heures quarante-six minutes, le corps tant attendu, arriva enfin. À la place funèbre, il y eut déjà un monde fou : parents, voisins, amis, connaissances. Pleurs, cris retentirent. À l'immobilisation du véhicule, plus de six gaillards attrapèrent le cercueil : les uns de côté gauche et les autres à droite ; ils escortèrent le cercueil là où était installé un matelas posé sur un objet fabriqué à la forme d'un lit, entouré des fleurs et autres décorations.

Si seulement, en ce jour, elle était vivante, elle serait étonnée de l'amour que le monde avait pour elle.

Mais en ce moment précis, elle se dira que cela ne sert plus à rien, parce qu'elle n'y est plus. À son vivant, elle peinait intensément pour juste parvenir à trouver sa pitance journalière, mais à sa mort elle fut inhumée par un cercueil qui avait coûté plus de cent mille francs. Tout cela pour enterrer sous la terre. Même ceux qui ne l'avaient jamais saluée une fois pleuraient sa mort. Étant là-bas, elle se rendra compte de l'hypocrisie du monde humain. Ce jour, toutes les débrouillardes étaient présentes, accompagnées de leurs copains ou frères qui, comme elles, étaient aussi des débrouillards. Chacun exprimait sa tristesse, son deuil à sa façon : tête baissée, figeant le sol et laissant tomber quelques gouttes de larmes, main sur le menton observant lamentablement le public ; cela, surtout, se passait de côté des hommes qui, comme quoi, un vrai homme pleure par le cœur et non en faisant couler les larmes. Chez les femmes, c'était du tohu-bohu accompagné de brouhaha **incommensurable** : certaines pleuraient sérieusement leur sœur dès qu'elles se souvinrent du temps et moments passés ensemble ; d'autres, en pensant à leur tour, laissaient couler les larmes, parce que tôt ou tard elles mourront aussi. La mort, elle est une invite que tout être humain aura au moment voulu. Raison pour laquelle les "avertis" surent que « Naissance, vie et mort, elles s'enchaînent parfaitement ; tous les autres actes qu'accomplissent les hommes ne servent qu'à unir étroitement ces trois fondements de l'existence humaine. Nous commençons nécessairement par la naissance à la vie heureuse ou malheureuse, passons ensuite, plus ou moins, à l'amour aussi, et nous aboutissons à la mort... Tout finit à elle irrésistiblement »

De loin, on entendit de you-you, tous les yeux se tournèrent vers là où provenait ce youyou : « Ce sont les

gens du village qui arrivent » murmurèrent quelques bouches au milieu de la foule. C'était la tante de la défunte qui émit ce youyou pour marquer leur venue. Foulard noir attaché à la tête à la façon de Rambo, petite hache à l'épaule, pagne fortement attaché autour du rein, tel était la description physique de deux dames accompagnées de deux hommes qui, chacun tenait en main une sacoche. Là, les parents vinrent à leur rencontre, prirent les sacs qu'ils tenaient en mains. Une des cousines de Dianmbaye la tint par l'épaule et l'amena jusqu'au seuil du cercueil, on tira le couvercle du cercueil, dès que la pauvre mère vit le visage de sa fille, sa respiration devint anormale, elle tomba raide, elle rota plus de quatre fois et net elle cessa de respirer.

- Vite ! Vite ! Apportez de l'eau, s'écria une femme.

- Amenez-la à l'espace moins étouffant, s'écria une autre femme. On apporta d'eau et l'on versa sur elle, mais ils n'obtinrent aucun geste de la femme. Un monsieur s'approcha du corps inerte, on dirait un monsieur sachant le domaine médical. Il toucha la femme à l'aide de deux doigts au niveau de clavicule. Rend compte de cet arrêt respiratoire, il baissa la tête, la main gauche au front, fermant quasiment les yeux, le monsieur soupira tout en secouant lamentablement la tête et s'exclama :

- Ne vous fatiguez pas, elle est morte.

- Quoi ? Ce n'est pas possible, s'écria Dingo le petit frère de Dianmbaye.

- Tchoukoku ! Tchoukoku ¹ ! Hurla furtivement Loumta, la belle-sœur de cette dernière.

Soudain Dingo se renseigna auprès de ceux qui étaient à ses côtés si le prétendu Ndingarom était dans la place. Une dame lui montra de doigt un groupe de

¹ Tchoukoku : cri annonçant la détresse, le malheur ou un accident.

personnes assis à une quarantaine de mètres de là, tout en lui décrivant le portrait vestimentaire de celui-ci qui, assit parmi ses oncles corporellement, mais spirituellement ailleurs. Sans mot, Dingo se dirigea vers eux avec une marche apparente de celui qui aurait l'intention de verser du sang. À quelques mètres d'eux, il décampa son couteau. Dès que ceux-ci le virent, ils couvrirent leur neveu. Tout le monde se leva. En voulant poignarder Ndingarom, un des oncles de ce dernier voulut attraper le couteau, mais ce couteau parvint à le blesser au poignet. Cependant, celui-ci, pour riposter, donna un coup de poing à Dingo, l'envoyant tomber à deux mètres de lui. Ces deux gestes "animalesques" engendrèrent, ce jour, une bagarre grandiose entre les deux familles. Sa dissuasion fit l'objet de l'intervention musclée de la police du neuvième arrondissement. Ndingarom, quant à lui, eut clandestinement disparu par la complicité de Moustafa, l'un de ses amis qui, heureusement, était venu à moto. Poursuivis par trois gaillards ayant, tous les trois, la machette en main, comme étant à pied, ils ne purent les rattraper.

Cet incident amena tout le monde à oublier la dépouille mortelle de Mamadjibeye qui fut même la raison de ce rassemblement. Comment pourrait-on négliger nos morts à ce point ? Une interrogation qui resta sans réponse. Le calme ne revint qu'après l'arrestation de quelques bagarreurs par la police.

Lorsque le calme fut revenu, un jeune docteur du nom Domadji, doué en domaine médicinal, s'approcha de corps de Dianmbaye, la toucha professionnellement au niveau des veines de l'avant-bras et du coup il comprit que la dame respirait encore.

- Ne vous paniquez pas, déclara-t-il à haute voix, cette femme n'est pas morte, elle a juste perdu connaissance

puisqu'elle est cardiaque. Amenez-la dans un coin calme et elle se relèvera.

On entendit alors dans l'anonymat :

- Oh Dieu soit loué !

À cet instant, la théâtralité humaine reprit son travail, pour ne pas dire que les pleurs reprirent leur fonction funéraire. Pour étouffer ces pleurs coulant les "larmes de crocodile", une femme au milieu de la foule se leva, entonna une chanson catholique en clappant les mains :

Noïn ngonkom lé admi bo

Noïn mama lé admi bo

Gnan ki bé ra dann ke

Gnan ki bé ra do ndul wa ?

Au rythme de cette chanson, on vit les têtes se secouer, les pleurs se turent à petit feu, laissant place aux voix vocales accompagnant ce chœur de désolation. C'était une chanson qui signifiait littéralement, en langue goulaye « pleurez ma sœur, pleurez ma mère. Des telles choses devaient arriver aux animaux. Pourquoi aux humains ? »

Compte tenu de temps perdu par cet incident, Le jeune docteur, après une concertation avec les parents, fut désigné modérateur. Domadji fut le cousin de la défunte Mamadjibeye. Il élaborait du coup un programme. Il s'approcha du cercueil et fit régner le silence avant tout.

- Frères et sœurs, je vous salue, dit-il. Je crois que notre présence ici consiste à rendre un dernier hommage à notre chère regrettée Mamadjibeye. Nous avons accusé beaucoup de retard dû à ce qui est arrivé. Alors, pour rattraper ce temps, nous devons passer aux essentiels des choses. Quelques témoignages seront donnés par les parents qui s'ensuivront par la visite de corps et après cela, nous procéderons à la levée du corps pour le cimetière.

Nous n'avons qu'une heure pour qu'arrivent 14 heures. Car, après 14 heures, selon les autorités communales, aucun cercueil n'est permis de traverser le pont.

C'était vrai, à Bélédjé, surtout dans la capitale, les Bélédjois enteraient leurs morts selon leur appartenance religieuse : les Musulmans avaient leur cimetière à part et les Chrétiens avaient le leur à part. Dans cette ambivalence comportementale des Bélédjois, nul ne pouvait douter de lecture hypocrite en leur for intérieur. Sinon ces Bélédjois n'allaient pas jusqu'à diviser leurs morts par rapport à leur appartenance religieuse.

Chose dite, chose faite, après la fin de programme dicté par Domadji le modérateur, ce dernier désigna un sage chrétien pour la prière finale. Et, on leva la séance. Quelques volontaires prirent le cercueil et le déposèrent dans la Toyota : direction cimetière pour laisser Mamadibeye dans sa dernière demeure.

- Va en paix mon amie. Qu'Allah le miséricordieux t'accueille dans son royaume, dit une des amies de la défunte avec d'yeux larmoyants.

Rumeurs par rumeurs, tous les débrouillards faisant partie des parents de Mamadjibeye se lancèrent à la chasse à l'homme on dirait le film de l'acteur Jean-Claude Vandame. Le même jour, les amis de Ndingarom se motivèrent, le conseillèrent de quitter le pays. Sans quoi, ces Zoulous du sud le tueront tôt ou tard.

Zoulou fut un surnom donné à une communauté habitant l'est de Bélédjé, on les surnomma ainsi pour la simple raison que la plupart des membres de cette communauté aimaient tant se coiffer à la façon afro comme les Zoulous d'Afrique du Sud. Là n'était pas le premier motif qui concrétisa ce don de surnom à ces débrouillards, mais la raison en était qu'autrefois, cette communauté ne connaissait pas le dialogue, mais résolvait toujours ses

différends par la violence, comme quoi « un homme ne baisse jamais les yeux face à un autre homme ». Ainsi, la bagarre, chez cette communauté, était devenue un acte de bravoure.

Vite fait, une réunion extraordinaire fut organisée chez Tam. Les amis de Ndingarom cotisèrent un peu d'argent à leur ami qui, en pensant sur ce qui était arrivé en son nom, préféra mourir que de vivre. Envahi par les larmes, il lâcha :

- S'il vous plaît, clama Ndingarom avec larmes aux yeux, ne vous fatiguez pas, je préfère mourir dans mon pays, et, comme ça, le jour où la vérité jaillira, leurs mentalités changeront.

- Écoute ! Ne nous dis pas des sottises, rétorqua Moustafa, j'ai un cousin qui vit à Mbéré, il est garagiste. Voici son adresse et son numéro de téléphone. Arrivée à Kouri, demande l'autobus qui va directement pour Mbéré. Et, on a cotisé un peu d'argent pour toi. Le voici et j'espère que ça peut faire l'affaire.

Tout larmoyant, Ndingarom dit :

- Vous êtes plus que des frères, je ne vous remercierai jamais assez. Pour l'argent, ne vous en faites pas, j'ai aussi fait une petite économie donc je vais en compléter. Mais m'éloigner de vous me fera perdre la tête.

- Une fois là-bas, laisse-nous un message et n'oublie pas de nous donner souvent tes nouvelles, lui dit Tam en lui donnant un dernier baisé.

Et voici la candeur d'un garçon qui, contre son gré, se lança sur le chemin de l'aventure. Comme la plupart des jeunes de Bélédjé, il déserta sa terre natale dans l'espoir de revenir un jour, contribuer à la fertilisation de celle-ci et au changement comportemental de ses frères dont les bons sens mentaux, de plus en plus tarissent ; le voici tournant le dos aux siens, à son village qui espérait à

un fils sur qui compter. Ses pas soulevèrent la poussière fabriquant un rideau marquant la barrière entre lui et sa terre natale. Ndingarom eut les yeux braqués vers le chemin d'une terre inconnue dans l'espérance de revenir un jour avec un métier en poche.

De l'autre côté de la rive, il souleva la main droite ; il fit un salut d'adieu à ses frères, amis et son cher pays qui, séparé de son voisin que par un pont au-dessus d'un fleuve ; le voilà parti loin des siens, sans dire au revoir à la mère, père et frères qui, pour eux, il y a un fils, un frère aîné sur qui leur espoir était figé.

Dans ce pays, il eut toujours de raisons culbutant des milliers des jeunes à le désertier : soit la mauvaise gouvernance sur les gouvernés, soit la démagogie exorbitante rendant inaccessible le partage équitable du bien de la République ou encore les conditions d'études déplorables répondant contrairement aux normes d'un pays qui foisonne une grande potentialité parmi laquelle y figure, d'abord l'agriculture, l'élevage, la pêche, le pétrole, ciment... Dont la liste ne semblerait pas exhaustive. Il y eut même qui firent des longues études ailleurs, mais une fois au bercail, n'obtinrent gain de cause. Tout juste parce que l'appareil fonctionnel de la fonction publique cheminait par le biais des leitmotivs comme « Agal goro ¹ », « Mouillage de barbe* » ou encore « Hadji kalam waï* ». Dans ce champ de jeu républicain, les fils des paysans n'avaient que d'yeux pour pleurer.

¹ Tous sont des termes dont les Béléddjois utilisent pour l'usage de la corruption.

XII

Le monde étranger présenta une multiple facette face à un étranger foulant sa terre. Rien ne serait comme avant, tout sera métamorphosé ; les habitudes originelles ne se conformeraient guère d'avec les nouvelles, tout se différenciera : comportement vestimentaire, culture, accent linguistique. Pour s'y conformer, il va falloir respecter ce leitmotiv qui dit « le milieu transforme l'Homme ».

Sous les rayons solaires illuminant le pays d'accueil, l'on se disait souvent qu'il y eut une force suprême qui veillait sur quiconque faisant contact avec une nouvelle terre ; là où il n'y eut ni oncle, ni frère. Hormis l'être suprême, l'on se contenterait que de notre propre compétence physique, morale ou linguistique pour pouvoir entrer en contact communicatif avec l'autre qui, divinement, serait loin d'être différent de soi.

À Kouri, la mototaxi déposa Ndingarom à la gare routière. Il se dirigea vers un guichet pour se renseigner sur les destinations.

- Bonjour Monsieur, dit-il à un monsieur.
- Bonjour jeune homme, dit-il en regardant Ndingarom aux travers sa paire de lunettes.

En l'observant d'un air sérieux, le monsieur dit :

- Que puis-je faire pour vous jeune homme ?
- Je cherche l'autobus qui part pour Mbéré, répondit-il.
- Compte tenu de l'insécurité aménagée par la secte boko haram¹, les voyages en autobus sont suspendus pour quelques jours, dit-il à Ndingarom.

¹Boko Haram : mot Haoussa désignant une secte terroriste dont le sens est : « L'éducation occidentale est pécheresse ».

- Et comment ferais-je pour trouver une occasion Monsieur ? Lui demanda Ndingarom.

- En fait, que désirez-vous aller faire là-bas ? Lui demanda le monsieur.

- J'ai un grand frère qui est garagiste à Mbéré, donc je vais derrière lui pour être formé en mécanique auto, dit Ndingarom.

Il l'observa longuement et lui demanda :

- Es-tu Rounais ?

- Non, je suis Bélédjois répondit-il.

- As-tu des pièces en conformité ? C'est-à-dire la carte d'identité nationale, passeport, laissez-passer, carte de séjour etc. lui demanda le monsieur.

- Mais monsieur, ai-je besoin de tout ça pour aller au pays de mes frères ? Regarde-moi, je suis un Africain comme toi. Je n'ai que la carte d'identité nationale, de surcroît fils d'un pays faisant membre de la CEMAC qui garantit la libre circulation des personnes et leurs biens, répondit Ndingarom avec un petit argument.

Avec sourire, le monsieur dit :

- Je ne te refuse pas de venir chez moi, seulement que ça ne sera pas facile, car le contrôle est strict et pis encore, si les antigangs te découvrent, tu vas au même moment signer l'acte de naissance de ta mort. Semblerait-il que ces mécréants recrutent quelquefois des jeunes désœuvrés comme vous.

- Mais je ne suis pas un jeune désœuvré moi, rétorqua Ndingarom.

En souriant le monsieur lui dit :

- Même si tu ne l'es pas, tu es quand même jeune. Ces gens ne te demanderont pas tout cela, mais juste la vue de ta carte d'identité et ces balafres sur ton visage vont mal te juger.

Déçu, Ndingarom quitta le Monsieur et alla s'installer sur un banc sur lequel d'autres passagers y étaient assis. À ses côtés, il y avait un jeune monsieur qui, comme lui, était Béléldjois. Il reconnut ce dernier à travers les balafres qui inondaient son visage et lui parla en leur langue, celui-ci répondit en langue également.

- Bonjour ! Lui dit Ndingarom.

- Bonjour mon frère, répondit-il.

- Tu voyages aussi ? Le questionna Ndingarom.

- Oui, je vais à Gara. Répondit-il en questionnant aussi Ndingarom. Et toi ?

- Moi aussi je cherche à aller à Mbéré, mais il paraît que les bus qui partent là-bas sont suspendus dû aux menaces des terroristes boko haram, répondit Ndingarom en enchaînant également sa phrase par une question. Et toi ?

— Avant tout, je me présente, dit-il, je m'appelle Djaignbé, je suis de village dougou. Je pars à Gara derrière mon grand frère qui vit là-bas il y a une vingtaine d'années. Il veut que je ramène ses deux fils pour les amener à l'initiation.

— Ravi de faire ta connaissance, moi, mon nom, c'est Rabéssengar, dit Ndingarom.

Il changea verbalement son nom de peur que celui-ci soit un des parents de ceux qui l'avaient contraint de quitter son pays. Mais avec le temps, il comprit que celui-ci n'était pas celui dont il faisait allusion, car leurs villages étaient voisins.

- Comme il n'y a pas de bus qui va à Mbéré, on prend ensemble ce minibus qui va à Gara et de là-bas, tu trouveras, sans doute, une occasion, lui proposa Djaignbé.

Comme lui aurait dit le monsieur concernant les difficultés que rencontraient les voyageurs, il n'y eut le choix d'accepter la proposition de son nouvel ami. Ils

s'approchèrent d'un marchand ambulant, lui demandèrent de les orienter où ils allaient trouver l'occasion pour Gara.

- Attendez seize heures, ce bus là-bas quittera pour continuer jusqu'à Mara, dit le marchand en leur montrant un minibus à moitié chargé.

- Merci Monsieur, lui dit Ndingarom.

- Pas de quoi, dit le marchand, mais en entendant allez payer votre frais dès maintenant de peur que vous ratiez de place.

- D'accord, et merci encore.

Ils partirent là où le marchand les avait orientés, ils payèrent le frais de leur transport et revinrent s'asseoir à leur place initiale pour attendre l'heure du départ.

Il était quinze heures trente minutes, le chauffeur du prétendu minibus monta à bord, il klaxonna à maintes reprises : alerte appelant tous les passagers de monter à bord. Tout le monde se précipita et monta à bord. Et, on entendit le vrombissement du moteur.

- Tout le monde est à bord ? Demanda le chauffeur à son apprenti.

- Oui chef, répondit-il.

Voilà enfin le bus sur le chemin, laissant derrière lui la fumée blanche fabriquée par le tuyau d'échappement ; fumée qui dessina la trace de quelques passagers où parmi ceux-ci, il y eut la présence de deux jeunes allant sur la trace d'une quelconque providence dans l'espérance, comme le rêvait tout autre jeune à la recherche d'une vie meilleure.

Vingt-trois heures et quelques minutes sonnèrent, le bus foula la terre de ladite ville. Chacun descendit en soupirant à sa manière : soupir de la fatigue dû à la tracasserie routière et à l'arnaque démesurée de la police routière. Pour ces policiers, ça ne servait à rien de présenter la carte d'identité, car le passager, quelle que

soit son origine, devait forcément payer le frais de passage, natif du pays ou non devait donner cinq cents francs « Cela se faisait ainsi depuis toujours » slogan de tous les policiers rencontrés à chaque barrière.

- Ouf ! Fit Ndingarom, quelle fatigue ! Nous serons obligés de passer la nuit ici à la gare, puisqu'à cette heure-ci, les gens de tous les quartiers sont endormis.

Ils confièrent leurs bagages à un magasinier dont le magasin était encore ouvert. Ils s'étalèrent non loin de là, sur une natte pour attendre le lever du soleil.

Deux jours passèrent, toujours pas d'hébergement ni de hôte. Les deux amis firent de la gare leur nouveau domicile : le jour, ils allaient à la recherche du prétendu grand frère de Djaingbé qui, on ne savait jamais, s'il résidait dans ladite ville ou pas, et la nuit, ils revinrent dormir à la gare. Cette recherche avait contribué à la dépense colossale de Djaingbé qui, à l'espace d'une semaine vida son portefeuille. Ndinga, Il va falloir venir à la rescousse de son ami, comme le recommandait la solidarité de leur pays. Les jours s'écoulèrent, toujours pas de trace de leur hôte. Tout en faisant cette recherche, ils côtoyaient peu à peu les débits de boissons alcoolisées. Ce n'était que le début, et, la genèse de toutes choses vitales semblerait plaisante. Au jour le jour, leur plaisir de côtoyer ces milieux se multiplia. Ils firent des nouvelles connaissances où parmi ceux-ci, il y eut un de leur qui, pendant des années vivait dans ladite ville, mais leur fit savoir qu'il ne connaissait aucune personne répondant au nom de grand frère de Djaingbé. Celui-ci accepta de les héberger.

Leur première soirée commença le jour où ils étaient dans un quartier appelé « quartier Sara ». Là, ils rencontrèrent plusieurs fils de leur pays : ceux qui furent courtois et aussi ceux qui ne le furent pas. Ils débutèrent

dans une buvette la nommée « Chez tantine pulcho », une Rounaise d'origine Béléldjoise. Le premier jour de contact avec ce lieu fit siffler quelques bouteilles d'alcool industriel ; le deuxième doubla le nombre de bouteilles accompagnées de quelques prostituées rounaises. Plus ils fréquentaient ces lieux d'alcool, plus leur capital se rétrécissait. Au milieu de l'emprunt de cette vie de débauche, ils rencontrèrent un certain Moula, un Béléldjorounais qui fut expert en consommation d'alcool local. Quelquefois, avant d'aller aux bars dancing, cet hôte hasardeux amenait Ndingarom et Djaigbé siroter quelques calebasses de bière locale fabriquée à base de sorgho ou du riz. Ces bières se vendaient beaucoup plus dans les cabarets.

L'appellation du mot cabaret se diffère du point de vue lexical, d'un continent à un autre : pour un Occidental, le cabaret est un lieu où les intellectuels, autour du pot de café ou n'importe quel mets, se rencontrent et discutent sur un problème donné ; pour un Africain, surtout de Béléldjé, le cabaret est un mot qui désigne le lieu où l'on vend de la bière locale. La convergence entre ces deux appellations en était que dans ces cabarets africains, on pourrait trouver des grandes personnalités, pour ne pas dire des intellectuels qui, au lieu de prendre la bière moderne, préféraient la bière locale, simplement pour défavoriser la grande dépense.

Plus les jours passèrent, plus Ndingarom se plongea dans la vie de débauche : l'alcool, cigarette, voire la drogue appelée « bongo » par les petits colombiens¹ de la gare. Il n'y aurait guère d'illusion quand on croyait en ce que dit quelqu'un « une seule personne suffit pour changer, positivement ou négativement la vie d'un

¹ Colombien : jargon tchadien désignant les petits bandits du quartier.

homme ». Ce fut le cas de cet innocent incarné par la complexité de la vie. Lui qui, de force, dans son pays, contribuait à la lutte contre la vie de débauche. Qui aurait cru que Ndingarom deviendrait tel qu'on le décrivit ? D'où il conviendrait de dire que la vie serait, en quelque sorte, semblable à la peau d'un caméléon : elle change de couleur avec contact de tout interstice existentiel ; moindre glissade, elle devient boueuse.

Pour lui, la seule raison qui l'amena dans cette vie, était la peur de se souvenir son passé récent : mort de Mamadjibeye et de son enfant qu'il espérait voir comme Sankara, Lumumba ou Mandela. Ndingarom voulut, à tout prix, ne plus se souvenir ce passé traumatisant faisant de lui l'innocente victime de la complexité de la vie. Tous ses temps, il les acheminait au cabaret. Il quittait, d'habitude, ce lieu lorsque le soleil se couchait. Pour ne pas y manquer, il liquidait quelquefois, ses habits, ses chaussures. Bref, tout ce qui pouvait lui rapporter un peu d'argent pour valider sa journée.

La consommation abusive de ces stupéfiants changea à jamais la vie de Ndingarom. Il devint incontrôlable et féroce : atteint d'une schizophrénie grandissante. Pour ne pas être sous le poids du joug de ce changement inopiné, Djaïgnbé, par la maîtrise de soi, parvint à rapatrier Ndingarom au pays par l'intermédiaire de l'un de ses oncles qui y rentrait.

XIII

Au pays, malgré les courses faites par ses parents, Ndingarom devint incontrôlable et insaisissable : « c'est le trouble mental chronique. Il faut un addictologue professionnel pour le ramener à son état initial » dit un médecin à ses parents. Le manque de moyen financier condamna ceux-ci à voir leur fils s'égarer dans la jungle étouffante des « moins que rien », laissant ses parents dans une lamentation sans précédent. Cette poisse ne serait-elle pas l'incarnation du nom donné à ce garçon qui signifierait « je me lamente ou je me plains » ?

Un jour dans un cabaret où Ndingarom était, il y avait un reporter de la radio internationale française qui faisait le reportage sur la consommation de bière locale à travers son émission intitulée « On est où là ? ». Une émission qui se passait tous les week-ends à partir de dix heures temps universel. Ce dernier, primordialement, passa son micro à un consommateur en lui posant la question :

- Dites Monsieur, quelles sont les raisons qui vous poussent à préférer la bière locale à la bière moderne ?
- Vous savez Monsieur le journaliste, quand on consomme cette bière, elle nous renvoie directement à la maison. Répondit le consommateur.
- Quand vous dites « elle nous renvoie directement à la maison », ça veut dire quoi ? Insista le reporter.
- Ça nous renvoie au village, au village Sara bien sûr, c'est au sud du pays, répondit le consommateur.
- C'est quelque chose d'intéressant parce qu'ici à Béléddjé, et c'est vrai, je pense que partout en Afrique, même quand on est dans une grande ville, tout le monde a besoin de se

souvenir son village d'origine, même s'il a presque grandi en ville, dit le reporter.

Subitement, derrière lui, un artiste, l'animateur de la place, dit :

- Dans la tradition africaine, on pense beaucoup à la généalogie de la famille et on pense à ceux-là qui sont restés au village et vous voyez il y a un sage africain qui avait dit « les morts ne sont pas morts ; ils sont dans l'eau qui coule, ils sont dans les feuillages qui brûlent... ». Et puis bon ! Eh ! En tant que traditionalistes africains euh... Bon ! Nous pensons que quand nous sommes en train de consommer la bière locale, nous sommes en contact avec les ancêtres. C'est pour cela que chaque fois que vous allez voir un Sara ou un Moundang, d'ailleurs tout Africain, qui boit son bili-bili¹, il le verse un peu au sol : c'est pour demander la bénédiction des ancêtres.

L'artiste se tourna vers sa batterie et commença à la battre au rythme de la danse de chaque tribu étant sur la place.

- Ici, c'est un cabaret donc il y a beaucoup de gens de tous les horizons et vous vous êtes amusés à un moment à imiter les danses de toutes les ethnies d'ici, c'est ça n'est-ce pas ? Lui demanda le reporter.

- Oui c'est ça, répondit l'artiste, on imite les danses des ethnies différentes. Par exemple les Mourûmes, les Ngambaye, les Sara, les Goulaye, les Moundang, les Adjaray etc. Il y en a beaucoup qu'on imite. Puisqu'ils sont populaires ici. Chacun demande le rythme de sa tribu, pourquoi on a chanté pour d'autres tribus et qu'on n'a pas chanté en la sienne ? On est obligé d'essayer d'apprendre forcément le rythme de sa tribu et puis on va se mettre à chanter. Le public d'ici est plus respectueux, il

¹ Bili bili : une boisson alcoolisée préparée à base de mil rouge.

nous donne notre place et il y a des fois qu'on trouve notre pain quotidien là.

- C'est-à-dire que les gens vous donnent un petit quelque chose ? Lui demanda le reporter.

- Oui, ils nous donnent les petits quelque chose : les cent francs, les cinq cent, les milles francs... Bon, ça passe ! C'est comme ça. Ainsi, on essaie d'évoluer, répondit l'artiste.

Tout à coup, du côté de la vendeuse, un jeune homme se leva tout furieux hurla en fulbé mélangé du français familier :

- N'y a qu'à tourner là-bas, moi je connais, je connais. C'est bon ! Moi je connais. Na kambé wadi am kaldoum na¹ ? Moi je connais.

Tout en souriant le reporter dit :

- En tout cas, il y a un monsieur qui a quelque chose à dire. Il dit qu'il connaissait et la maman qui tient le cabaret le regardait avec des gros yeux.

- Oui, la maman est en train de lui préciser que s'il veut des histoires, elle est prête à lui créer ces histoires. Donc c'est tout le monde qui est contre lui. En fait, lui-même il n'est pas normal, il est mentalement malade, dit l'artiste en montrant du doigt Ndingarom dont la folie s'agrandit à pas réels.

Le reporter appela l'artiste par son nom et lui demanda de lui présenter la détentrice du cabaret :

- Mbaikoundou, est-ce que tu veux bien nous présenter ta tante ?

L'artiste appela aussi la femme en leur langue. Elle se leva et se présenta au reporter.

- Bonjour maman. Lui dit le reporter.

- Bonjour, répondit simplement la femme.

¹ Une phrase fulbé signifiant : « n'est-ce pas c'est eux qui m'ont provoqué ».

- Vous vous appelez comment ? Lui demanda le reporter.
- Je m'appelle Maidi connue sous le nom de « maman la main sûre », répondit la vendeuse.
- Comment vous faites, parce que très souvent, plus l'heure avance, plus les gens boivent, souvent il y en a qui sèment la zizanie, la pagaille. Alors, comment on fait, notamment quand on est une femme pour gérer tout ça ? La questionna le reporter.
- Il faut une patience, dit la vendeuse, pour vraiment les attirer avec un sourire, tu vas les maîtriser.
- Ça marche toujours ? La questionna le reporter.

Interrogativement, la femme dit :

- Vous n'avez pas vu tout à l'heure-là ? Comment je menaçais les uns et puis j'accueillais les autres.
- Donc il faut savoir menacer d'un côté et accueillir de l'autre ?
- Menacer, accueillir, comme ça, vous allez réussir, lui dit la femme.
- Comme vous êtes nombreuses ici à préparer la bili-bili, j' imagine qu'il doit y avoir une sévère concurrence entre toutes les femmes qui préparent, dit le reporter.
- Il faut aussi garder son secret, déclara-elle, si vous ne le gardez pas, vous ne pouvez pas réussir. Parce que, entre nous les commerçantes, nous sommes souvent jalouses les unes des autres ; comme actuellement, moi je garde mon secret. C'est pourquoi, j'ai beaucoup de clients. « Les vieilles marmites font toujours des bonnes sauces » dit-on.

Un applaudissement surgit de la part des buveurs et l'artiste tout joyeux, entama une chanson, au rythme de la batterie et une prière poétique en honneur des buveurs :

Notre bière qui est dans la marmite

Que ta saveur soit climatisée

Que ton goût soit glacé.

Donne-nous aujourd'hui notre dose de la journée

*Pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons
Aux vendeuses.*

Délivre-nous et conduis-nous à la belle faute.

*Car, c'est à toi qu'appartiennent la marmite, la calebasse
et à boire*

Au jour le jour sans rancune

- Amen ! Dans la calebasse. La prière d'un alcoolique était signée de nos deux artistes du jour Maïkarambani, c'est-à-dire celui qui cherche des histoires et son acolyte à la batterie surnommé « massage chinois ». Évidemment, le sujet de la prédilection des buveurs de bili-bili est bili-bili elle-même. Car, chaque ethnies, à Ndjomna, a sa manière de préparer la boisson alcoolisée. Et de tout cela, nos experts ont tiré une sorte de classement scientifique du vin de mil.

- Donc il faut partir par étapes, dit un des experts, le plus faible, c'est pour les Kabalaye.

- En fait, chaque bière de mil ou chaque bili-bili a son équivalence dans les bières des brasseurs ? Demanda le reporter.

- Voilà ! C'est net, chaque bière locale est l'équivalente des bières de brasseurs, dit l'expert. Parce que, actuellement, il y a beaucoup de qualités et de chaque tribu. Et on sait que le plus faible, c'est pour les Kabalaye, ça s'appelle cochette¹.

- Le moins alcoolisé ? Lui demanda le reporter.

- Le moins alcoolisé, ça a la valeur de trente-trois, dit l'expert.

- C'est la bière moderne équivalente ? Lui demanda le reporter.

¹ Cochette : Boisson alcoolisée préparée à base du riz.

- Et alors, on entre dans la bière des Mouroumes¹, ça s'appelle bodô². Là-bas, c'est comme la bouillie. Quand vous buvez, facilement ça commence à monter sur la tête, au fur et à mesure vous êtes là pour boire, vous croyez que c'est bon et c'est là-bas que ça commence à vous taper tout doucement. On peut comparer cela à la dabbe³ chez les Sarakaba⁴ et Ngama⁵. Et alors quand on entre maintenant dans la bière des Hadjaraye⁶, un peu plus au centre du pays, et là-bas, on fait ça à base du sésame et miel. Ça a un degré très élevé comme djala⁷ chez les Sar⁸, dit l'expert tout en souriant et précipitamment, l'autre dit :
 - Neuf virgules cinq degrés, l'équivalent de guinéas, parce que ça, toi qui n'as jamais bu, si tu parviens à prendre trois calebassiers, là où tu es, tu ne peux pas te relever. C'est pourquoi quand on arrive, la vendeuse demande d'abord au consommateur s'il a mangé quelque chose. Et on prend deux calebassiers, tu augmentes troisième calebassier, même la femme qui vend le djala te dira ça va. Car c'est très fort.
 - Et là, quand vous rentrez, dit un des experts, tu commences à te sentir mal partout, c'est pourquoi on appelle ça autrement « aï maman ! »
 Aïe quoi ? Lui demanda le reporter

¹ Mouroum : une communauté se trouvant au sud du Tchad.

² Bodô : boisson alcoolisée préparée à base de pénicillaire.

³ Dabbe : boisson préparée à base de mil rouge, mais sa composition se diffère de la bili bili.

⁴ Sarakaba : une communauté se trouvant au sud du Tchad.

⁵ Ngama : une communauté se trouvant au sud Tchad.

⁶ Hadjaraye : une communauté se trouvant au centre du Tchad.

⁷ Djala : une boisson alcoolisée préparée à base de mil rouge. Il se diffère de la bili-bili par sa préparation qui dure quatre jours au lieu de trois pour la bili-bili

⁸ Sar : une communauté se trouvant à l'extrême sud du Tchad.

- « Aïe maman ! ». Ça veut, dire, une fois rentrer, pour se coucher, vous dites « aïe maman ! », pour se lever vous dites « aïe maman ». Parce que vous avez mal partout.
- Il y a aussi le whisky qu'on appelle argui ou sifringuile¹, dit l'autre, quand on vous apporte ça, tu ne peux pas prendre deux verres. Car c'est le whisky de quatre-vingt-dix degrés, l'équivalent de Vodka des Blancs. Ça saoule mal, tellement que c'est fort, on appelle ça autrement « Oui, oui ! »
- Le quoi ? demanda le reporter.
- Le « oui, oui » ! Répondit l'expert, quand tu bois ça et qu'on te pose la question, tu ne fais que dire « oui, oui ».
- Exemple concret, dit le reporter.
- Par exemple, quand on te demande : « tu vas travailler ? » « Oui, oui ». « Tu ne vas pas travailler ? » « Oui, oui ». C'est grave. Mais là, les jeunes ne le boivent pas. Il n'y a que des vieillards de soixante-dix, quatre-vingts ans qui le boivent.
- Mais vous êtes jeunes là, vous buvez aussi cette boisson traditionnelle ?
- Oui, oui, répondirent-ils, on boit tous la boisson traditionnelle.
- Qu'est-ce qui se passerait si demain l'État décidait de fermer tous les cabarets de bili-bili à Ndjomna ? Leur demanda le reporter.
- C'est complexe, là il va fermer aussi les brasseries, dit l'expert en rigolant avant de prendre un air sérieux. Moi-même je me pose cette question à chaque fois : comment deviendrait le quotidien des Bélédjois, s'il arrivait qu'on décide de fermer tous les cabarets ? Bon ! Il y a un aspect qui m'a beaucoup touché. Parce que je vois que nous consommons beaucoup plus nos céréales pour cette bili-

¹ *Argui ou sifringuile : Whisky local préparé à base de résidus des nourritures.*

bili et puis, finalement pour la nourriture quotidienne, on en a moins et on se plaint chaque année dans la famille. C'est un problème, vraiment qui me touche au cœur. Un sac de mil par exemple peut nourrir une famille de dix personnes, pendant vingt-cinq jours, mais allez voir que pour ces alcools, vingt-cinq jours, il faudrait peut-être, cinq à dix sacs : tu vois ? Les balances ne sont pas les mêmes.

- Et je sais que les organisations non gouvernementales même protestent contre la bili-bili qui enlève une bonne partie de production céréalière et qui, en même temps constitue la désorientation de la jeunesse, compléta le reporter.

Tout serein, l'autre expert dit :

- Oui et c'est vrai ce que vous dites. Il faudrait que le pouvoir public essaie de réfléchir et mettre le problème sur la table. Tout passe par l'éducation. C'est-à-dire, conscientiser les jeunes sur la situation et leur faire savoir sa gravité. Parce que tant qu'on ne leur montre pas pourquoi on veut arriver à tel objectif, mais bien sûr, ça sera un peu difficile de leur dire brusquement qu'il faudrait qu'on arrête. Cela doit commencer à la racine, c'est-à-dire, chaque géniteur doit éduquer ses enfants dans sa famille respective en leur disant que l'alcool détruit l'organisme en réduisant la faculté intellectuelle et de compréhension de l'homme. Et, leur apprendre aussi que l'alcool est l'ennemie de l'économie et que, dans un pays quand l'économie est bancale, aucun développement n'est envisageable. Que ce soit à l'école ou à la maison, on doit inculquer à nos enfants la vertu patriotique afin qu'ils grandissent comme des patriotes convaincus ayant l'esprit de vaillance et de travail. Il faudrait qu'on travaille beaucoup plus, c'est-à-dire qu'on cultive beaucoup plus. Et, quand il y a assez de productions, je crois qu'on peut à

peu près équilibrer, vraiment la consommation de telle manière qu'on puisse en avoir pour échapper aux dépendances extérieures. Voyez-vous, nous attendons toujours les produits de PAM.

- Le Programme Alimentaire Mondial ? Lui demanda brusquement le reporter.

- Oui, oui ! Nous attendons tout ça, continua l'expert, mais entre-temps à côté, nous ne voulons pas travailler, mais quand même, nous nous regroupons au bord des rues en train de jouer à la carte ou autre jeu sans importance en attendant des aides nous tomber du ciel, mais ça ne donne pas. Il faudrait que nous-même, nous allions dans les champs pour travailler et je crois que c'est très important. Nous avons encore assez d'espaces fertiles à exploiter. Regarde-les dans leurs rires malheureux ! En montrant de main les jeunes assis dans ledit cabaret. Ils ont tous abandonné leur village pour accepter de vivre à côté de leur vraie vie. Les jeunes doivent revenir au travail de terre pour faire décoller notre pays comme d'autres nations.

- Saluons ces bonnes paroles et buvons un coup, dit le reporter avec un ton comique, oui pour nous ici, il est l'heure d'aller en espérant que cette fois-ci vous en avez connu un peu sur la bili-bili, une institution africaine qui n'est pas prête à disparaître. Allez ! Avec François Pocheron et Cyrille à Paris, nous vous souhaitons un très bon week-end sur la Radio France Internationale. Salut et à bientôt !

À la fin de ce reportage radiophonique, Ndingarom laissa sa calebasse tomber, on dirait qu'il fut jugé par sa conscience et sortit du cabaret, cigarette en main, mais avec tact, il fit face à ses trois intimes amis : Tam, Moustafa et Nane. Ceux-ci crurent le persuader mais

en vain. Il détourna sa route et prit le chemin menant vers le fleuve. Curieusement, Moustafa lui demanda :

- Où vas-tu comme ça ? C'est comme ça que tu abandonnes tes amis ?

- Que te regarde de là où je vais, je vais nulle part, mais là où le vent de la liberté m'amène ; là où je peux tout dire sans crainte. D'ailleurs, je ne suis plus cet ami dont vous faites allusion.

Avec d'yeux larmoyants, Tam s'exclama :

- S'il te plaît, souviens-toi ce que tu étais, ce que nous étions et ta famille dont tu fais couler les larmes tous les jours.

- Laissez-moi tranquille, s'exclama-t-il furieusement tout en marchant à grands pas. Ça ne sert à rien de m'approcher de cette société qui me qualifie de fou. Mieux vaut me tenir loin d'elle.

En collusion, Moustafa chuchota à l'oreille de Tam.

- Ne te fatigue pas, notre ami est irrécupérable ; il est extrêmement disjoncté.

Un peu éloigné Ndingarom se mit à monologuer tout en jumelant le langage verbal au langage gestuel « ils pensent que je suis fou. Humm ! Ce sont eux des fous. Oui ! Eux, ils sont fous. Je n'ai jamais sollicité le mal à mon prochain pour qu'on me colle cette étiquette ; il n'y a que des paranoïaques qui font cela, qui trouvent de plaisir dans la souffrance de leurs semblables. Comme ces politiques ventripotents. Non. Je ne suis pas fou. Ils sont tous des fous. S'ils pensent qu'en m'extirpant du pays j'oublierai les miens, ils se leurrent ; Leur paranoïa les empêche de comprendre qu'on peut m'extirper de mon pays, mais jamais extirper mon pays en moi. Ils n'ont qu'à me taxer de fou. D'ailleurs, c'est sous cette tenue de folie

que, davantage, les vérités jailliront de ma pauvre boîte de gueulard. Waï ! Moi, fou ? Ils m'entendront demain ».

EDITIONS TOUMAI